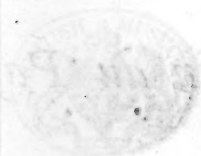

Le Vin du Pays.

[Prix 2 Chelins.]



[Faint, illegible text or markings, possibly a date or reference number.]

K
Vigne ()

L E V I N

D U P A R S.

———— Bacchumque vocant, Bromiumque, Lyæumque,
 Ignigenamque, fatumque iterum, solumque bimatrem.
 Additur his Nyseusque, indetonsusque Thyoneus,
 Et cum Lenæo *genialis confitor uvæ*,
 Nyctileusque, Eleleusque parens, & Iacchus, & Evan:
 Et quæ, præterea per Graïas plurima gentes
 Nomina, Liber, habes. Tibi enim inconsumpta juventas,
 Tu puer æternus, tu formosissimus alto
 Conspiceris cœlo: tibi, cum sine cornibus adstas,
 Virgineum caput est: Oriens tibi victus, adusque
 Decolor extremo quæ cingitur India Gange.
 Penthea tu, venerande, bipenniferumque Lycurgum
 Sacrilegos mactas; Tyrrhenaque mittis in æquor
 Corpora. Tu bijugum pictis insignia frænis
 Colla premis lyncum: Bacchæ Satyrique sequuntur:
 Quique senex ferula titubantes ebrîus artus
 Sustinet; & pando non fortiter hæret afello.
 Quacunque ingrederis, clamor juvenilis, & una
 Fœmineæ voces, impulsaque tympana palmis,
 Concavaque æra sonant, longoque foramine buxus.
 Pacatus mitisque, rogant *Brittannides*, adfis.

OVID. *Metam.* l. iv.

A L O N D R E S :

Imprimé pour T. Spilbury;

Et se trouve chez lui, No. 57, *Snow-hill*; chez M. ROBSON, *New*
Bond Street; M. KEARSLEY, *Fleet-Street*; M. RICHARDSON,
Royal-Exchange; & Mess. EGERTON, *Whitehall*.

M,DCC,LXXXVII.

L E V I N

D U P L I C A T E



Observation Préliminaire.

CE très-petit ouvrage écrit il y a plusieurs mois est présenté sans changemens. On n'imaginoit pas alors que l'adversité eût rendu les Anglois aussi raisonnables qu'on les trouve. On ne croyoit pas que les François, convaincus enfin de tous leurs avantages, eussent montré une complaisance que la sagesse avoue autant que la politique. Les principes de l'auteur lui deviennent plus chers par son erreur même ; & s'il doit se féliciter de quelque chose, ce sera d'avoir vu l'aurore d'un beau siècle, & de s'être trompé.

ERRATA.

- P. 21, à l'avant-dernière ligne, *moïn*, lisez *moins*.
P. 40, dans la note, *Avenet*, lisez *Avenay*.
P. 83, à la première ligne, *on évitoit seulement de la charger*,
lisez “ on évitoit seulement, à l'exemple des der-
niers, de la charger,” &c. &c.



Le *VIN* DU PAYS.

A Monsieur *VISPRÉ*.

..... JE ne répéterai point ce qu'on a pu vous dire sur l'ancienneté des vignes en Angleterre, ni comment sous Probus on les introduisit dans la province d'Hampshire où leur date est la même que dans votre pays bien plus favorable à la culture des vignobles. Cette époque, presque aussi intéressante que celle de Bacchus dans la

Grece, on l'a si bien conservée, que le premier champ qui produisit des vignes près de Basingstoke s'est toujours appelé depuis *The Vine* (La Vigne) par excellence. Presque tous les antiquaires, Camden à la tête, conviennent de ce fait. Les vignobles se multiplièrent, ils se répandirent même dans les provinces intérieures long-tems avant l'invasion des Normands. Contens d'améliorer les vergers sauvages des Saxons, ces vainqueurs apportèrent les pommiers des meilleures especes dans leurs conquêtes ; & les comtés de Devon, de Sommerfet, de Glo'ster, ceux de Wor'ster, & d'Héréford, les virent prospérer : ils y produisent à la vérité du cidre qui ressemble beaucoup plus à celui de Bretagne qu'au cidre de la Vallée d'Auge & du Cotentin, à ce cidre gras & fumeux dont on fait une eau-de-vie, qui se joint à cet article énorme de contrebande connu du peuple sous le nom de *Moonshine*, & peut-être impossible à détruire sur la côte méridionale du royaume.

Des gens fort instruits prétendent que toutes les fois qu'il est parlé de vignobles

& de vin dans l'ancienne histoire d'Angleterre, il faut toujours entendre des champs de pommiers, & du cidre. Je sais qu'alors on donnoit souvent le nom de vin au cidre, & que cette dénomination également usitée en Normandie, devint plus commune en Angleterre après la conquête. Par exemple, le Dénombrement de Guillaume (*Domesday-Book*) fait mention de fix arpennées de vignoble à Raleigh en Essex, qui dans les bonnes années rendoient vingt muids de vin. Je me persuaderai si l'on veut que ce vin-là n'étoit que du cidre. Je croirai la même chose du vignoble de Renham dans le Norfolk, qui fournissoit la table d'Edouard Premier. Mais je voudrois en même tems que l'on m'apprît quelles furent, avant la conquête, les grappes* pressées par les Saxons dans le mois d'octobre, appelé *Win monath*, comme ils nommoient les autres mois d'après les travaux rustiques qui partageoient leur année. Les savans qui prétendent que ces grappes étoient celles

* Je me sers du mot *grappes* d'après Bailey dans son Dictionnaire Etymologique.

du groselier & du sureau, ajoutent que les raisins n'en faisoient point partie : à les entendre ce pays n'eut jamais de vignes ; ils vous prouveront même que leur culture y fut toujours impraticable. Vous croyez d'après l'histoire & votre expérience que les habitans de l'Angleterre, à l'exemple des anciens Bretons, cultivoient des vignobles lorsqu'ils furent subjugués par les Normands ; j'oserai le croire avec vous.

Guillaume, qui ordonnoit aux Anglois vaincus, dépouillés, d'apprendre le patois françois, & de se coucher à huit heures du soir, qui détruisit trente-fix villages au bord de la Manche pour se former un emplacement digne d'un conquérant, dans lequel il pût chasser des bêtes fauves & débarquer ses troupes à son aise, Guillaume ne prescrivit point à ses nouveaux sujets d'arracher leurs vignes. Ce destructeur foudroyoit des monasteres, il dut respecter au moins les vignes qui se trouvoient dans les enclos sacrés. En effet presque tous les vignobles étoient alors cultivés par des moines : le vin du cru leur servoit à dire la messe, célébrée en Angleterre plus

de quatre cens ans avant l'arrivée des Normands. C'étoit sans doute la plus petite partie ; le reste on le vendoit aux curés pour le même usage, & aux riches qui vouloient s'enivrer après la messe. Il est important d'observer ici que l'Eglise d'Angleterre n'éprouva jamais la déplorable nécessité de celle de Norvège, à laquelle le Pape Innocent Huit fut obligé en 1490 d'accorder l'exemption du vin, lui permettant de se servir d'hydromel dans le saint sacrifice. Les Norvégiens alléguoient que l'excès du froid faisoit aigrir & tourner le vin dans leur pays : le Saint Pere content de cette physique, donna sa dispense & sa bénédiction. Les Anglois n'avoient aucun besoin de la premiere, puisque la plûpart de leurs moines étoient vigneron, & que la culture des vignes adoptée dans la suite par leurs barons, occupoit encore plusieurs districts, sur-tout dans les provinces du midi.

Je conviendrai que tous les vins de ces vignobles ressembloient assez à du vinaigre. Les terrains pour la plûpart étoient aussi mal choisis que les expositions. Nulle re-

cherche dans les plants, nulle méthode dans les plantations dirigées par une routine grossière, & souvent absurde. Il a fallu des siècles de méprises & d'observations, de travaux & d'expériences, pour amener l'art de cultiver la terre, & l'une de ses plus nobles productions, au degré qui nous étonne aujourd'hui. Ajoutez que l'art aussi nécessaire de presser les raisins, n'étoit guères mieux connu que celui de donner du corps, de la couleur & du goût à la liqueur généreuse qu'ils renferment. Les mêmes défauts régnoient en France. Ce n'est pas que les vins de ce royaume n'eussent alors sur les vins d'Angleterre une prééminence qui permet à peine la comparaison, & dont la durée sera celle des tems. Cette loi de la nature aucun art ne peut la changer; vous la retrouvez même dans la théorie des glaces progressives, dans ce système dont la sublime vraisemblance entraînera toujours ceux qui étudient la terre. Mais à l'époque où je remonte, nos meilleurs vins eux-mêmes ne valaient pas grand' chose : ils étoient presque tous épais, acerbés & lourds. La science consistoit à corriger

leur verdeur. Pour y parvenir on les apprêtoit, à l'exemple des anciens, avec du miel qui tenoit lieu de sucre. Ensuite, admirez le goût de nos peres ; on les but épicés, en mangeant du pain-d'épice, friandise qui fut en honneur chez les François jusqu'au règne de Louis Treize, long-tems après la mode des vins épicés. Les historiens conviennent unanimement que ce prince, de dure & chaste mémoire, est celui de tous les rois de France qui aima davantage le pain-d'épice dont le goût devint épidémique sous son règne. La nation angloise, qui ramasse soigneusement toutes les modes de France, adopta celle-ci avec d'autant plus d'ardeur qu'il étoit question de manger. Tous les états, tous les ordres la suivirent. Les membres des deux *Maisons* n'allèrent plus au parlement sans croquet dans leurs poches ; le nom même de *Parlement* en est resté aux feuilles de cette pâtisserie devenue si vulgaire. Les loix de ce tems-là se sont donc faites en mangeant du pain-d'épice, comme nous avons vu toutes celles que l'on a si sagement accumulées contre l'Amérique se

faire de nos jours en mangeant des *Sandwich*. A la vérité ceux-ci s'adaptent beaucoup mieux au Bourgogne, au Clairét, au vin d'o Porto : ils prouvent au moins l'avancement du goût, déshonoré jadis par le mélange du croquet & des vins épicés.

J'oubliois de vous dire, que nos aïeux, non contents d'épicer, faisoient encore chauffer les piteux breuvages auxquels ils donnoient le nom de vin. Ce procédé, joint à quelques autres qui leur venoient d'un tems très-reculé, me donne une idée bien médiocre de tous les vins anciens. Le Docteur Barry a beau dire : Je me figure toujours une espee de raifiné ; les meilleurs devoient ressembler à l'essence ou syrop de Tokai : il falloit les délayer dans un autre liquide pour les boire ; & je ne suis plus étonné que l'on ait érigé une statue au premier qui dans la Grece imagina de tremper son vin. On avaloit alors un triste & lourd cardiaque, une potion alexipharmaque ; on ne buvoit point cette liqueur transparente qui rit dans la fougere, & porte avec elle l'allégresse & la vie. Pour vous dire enfin
tout

Tout ce que je pense, je n'ai pas meilleure opinion des vins classiques de Cæcube & de Falerne, conservés dans des cruches sous je ne sais combien de consuls. Les Grecs, qui ne gardèrent jamais leurs vins que dans des vases de terre cuite, avoient enseigné cet usage aux Romains ; ceux-ci préférant toujours les amphores pour les vins précieux, ne firent usage de tonneaux que dans les tems postérieurs. Les tonneaux sont une invention gauloise, comme les ballons. Je suis bien aise à ce propos de vous observer, puisque vous êtes artiste, que tous vos confreres pèchent gravement contre le costume, quand ils représentent Diogene roulant son tonneau. Diogene demeurait dans une cruche : le savant Abbé Winckelmann l'a prouvé sans réplique, & ce genre d'habitation ne doit pas vous surprendre. C'est encore dans des cruches que se nichent les sujets du Lempta pendant les grandes chaleurs : c'est dans des cruches qu'opinent les conseillers noirs de ce monarque africain, dont le cabinet, comme vous voyez, diffère de plusieurs cabinets d'Europe où ce sont les cruches

qui opinent. Cette digression est bien faite pour entraîner : je me ramene promptement à vos vignes.

Les Anglois possesseurs de la Guyenne & de la Gascogne, préférèrent comme de raison les vins de Bordeaux à tous ceux de leur île, sans cependant négliger leurs vignobles. Le roi de France alors obligé de boire du vin d'Orléans au grand couvert, & d'abreuver sa maison de vin de Surêne, avoit encore à combattre toutes ces nations méridionales fournies à l'Angleterre. Des payfans gascons, que l'on appelle les Anglois, parce que le fameux Prince Noir les menoit à la charge, des rustres en pourpoint de toile, firent prisonnier le bon roi Jean, après avoir *déconfi* sa superbe noblesse bardée de fer. C'est à Maupertuis, le lundi 19 septembre 1356, dans des vignes qui ne valaient pas celles de M. de Fumel, que se passa cette aventure connue sous le nom de Bataille de Poitiers. Les bons roturiers, tout en déplorant le malheur de la France, se la rappellent toujours avec un sentiment

qui tient peut-être du plaisir : elle n'est pas la seule dont ils peuvent dire aussi bien que les autres, & pour le moins avec autant de raison, *fortia facta patrum*. Le bon roi Jean conduit à Londres, y but du Clairet de Saint Milion, ou Saint Emilion, préférable à tous les vins de Beaugenci, & acheva de se consoler avec une tendre & blanche Angloise, aux longs cheveux blonds, aux beaux yeux bleux. François Premier s'ennuya bien davantage à Madrid.

Quand la belle Agnès & la Pucelle d'Orléans se mirent dans la tête de sauver la France sous le regne de Charles Sept, & que ce royaume fut bien nettoyé d'Anglois, les vins françois, introduits plus difficilement en Angleterre, n'y furent pas moins accueillis : le goût enraciné du Clairet étoit encore plus aisé à satisfaire qu'à détruire. N'admirez-vous pas ce nom de vin clairet donné à un vin qui ne l'est point, imposé même à cette noire boisson de Cahors, que l'on emploie pour colorer les

vins dont la teinte semble trop foible ? Il vient sans doute de sa couleur comparée dans les premiers tems à celle du vin louche & trouble des autres parties du royaume : les Gascons auront fait le premier pas dans un art où ils comptent maintenant tant de rivaux. Quoi qu'il en soit, les Anglois chassés de France pour n'y plus revenir, & forcés d'abandonner à jamais les vignobles de cette contrée, n'étoient point obligés de renoncer aux leurs : rien ne les empêchoit d'en suivre la culture, d'améliorer les especes, de perfectionner les plantations. Ils ne firent ni l'un ni l'autre. L'époque de leur expulsion par les François est au contraire celle de la décadence des vignes en Angleterre. Cultivées avec succès dans leur pays aussi long-tems qu'ils possédèrent l'Anjou, la Gascogne, & la Guyenne, on les vit disparaître insensiblement dès que ces provinces furent enlevées aux Anglois.

Les historiens vous diront que dans le douzième siècle, parmi les vignobles du Glostershire, celui de Tewkesbury, canton

de la Grande-Bretagne le plus favorisé du soleil, & le vignoble d'Oversbridge, jouissoient de la plus haute réputation; c'étoient le Pomart & le Chaigny de ces royaumes. Guillaume de Malmesbury, après avoir décrit la fertile vallée de Glo'ster, assure qu'aucune province d'Angleterre n'avoit alors autant de vignobles que celle-ci; il ajoute même que le vin de son cru, peu inférieur aux vins de France, ne rebutoit point par sa verdeur. Camden s'autorisant de ce détail, déplore amèrement l'abandon total des vignes dont la culture n'existoit plus de son tems: "ce n'est point," dit-il, "au climat qu'il faut s'en prendre; la faute est toute entière dans la paresse des cultivateurs."

Le passage de Guillaume de Malmesbury comparant les vins d'Angleterre aux vins de *France*, a toujours embarrassé les ennemis des vignes angloises. Un savant, qui vient d'augmenter le nombre de ces antagonistes, & qui mérite à tous égards de marcher à leur tête, M. Daines

Barrington* n'est point effrayé de la difficulté ; il s'en tire même plus librement qu'un autre par la manière aisée dont il traduit le latin de cet auteur : "*Cernas tramites publicos,*" dit Malmesbury, "*vestitos pomiferis arboribus, non insitivâ manu, sed ipsius solius humi naturâ. Ipsa se terra sponte subrigit in fructus, eosque sapore & specie plurimis præstantes, quorum plures ante annum marcescere nesciunt, ut omnes usque ad novos successores præstent officium. Regio plusquam aliæ Angliæ provinciæ vinearum frequentiam densior, proventu uberior, sapore jucundior, vina enim ipsa bibentium ora non tristi torquent acedine, quippe quæ parùm debeant Gallicis dulcedine.*" Le mot *Vinea*, selon M. Barrington, ne signifie autre chose qu'un verger, puisqu'il est prouvé que l'acception a eu lieu à diverses époques & dans plusieurs auteurs, même dans les pays de vignes. Il est clair que

* Voyez l'*Archæologia*, or Miscellaneous Tracts relating to Antiquity, published by the Society of Antiquaries of London, Vol. III.

ces vergers devoient être plantés de pommiers, Fuller ayant écrit que les premiers se cultiverent dans le comté de Glo'ster. *Gallica Vina*, cela veut dire des cidres de France : un scholiaste un peu difficile demanderoit peut-être quelle expression employoit Malmesbury lorsqu'il vouloit désigner les vins de ce royaume. Quant au mot *dulcedo*, qui se traduit littéralement, il ne peut, dit-on, leur convenir puisque nous n'avons point de vins doux. Vous en avez cité de plusieurs sortes, & vous pouviez en ajouter bien d'autres : mais cette douceur qui n'appartint jamais à nos vins, comme le prétend le traducteur, est-elle donc inhérente au cidre ? Le mot *dulcedo*, n'exprimerait-il pas cette saveur agréable & stimulante qui caractérise un vin de bonne qualité, & non ce goût mielleux dont le propre est d'affadir ?

Je ne demanderai point si le cidre d'Angleterre fut jamais assimilé au nôtre, que l'on y connoît si peu. Je fais trop bien que dans ce pays chaque objet, moral ou physique,

devient toujours un objet de comparaison avec son semblable chez les François, & toujours de rivalité. C'est un aiguillon qui jamais ne repose ; on prétend que les esprits en acquierent une énergie dont sans lui peut-être ils seroient privés. Et puisque les digressions me coûtent si peu, ne puis-je pas en risquer une ici, sur l'ancienneté de cette émulation, ou, si vous l'aimez mieux, de cette jalousie nationale qui a causé tant de maux aux deux royaumes ? Elle étoit la même chez les peuples qui habitoient l'Angleterre lorsque Rome en fit la conquête. Si les Anglois, comme vous en êtes convaincu, ne sont point leurs descendants, les traits dont César & Tacite ont peint ces Bretons, n'en conviennent pas moins aux Anglois d'aujourd'hui. Le caractère n'a point changé ; & sa distinction permanente, si remarquable dans ce pays, l'est encore chez les François, les Espagnols, les Allemands, &c. Elle prouveroit que l'observation d'Hippocrate sur l'influence du climat, n'est pas aussi déraisonnable que des modernes l'ont prétendu, contre



contre Chardin, l'Abbé Dubos, Montequieu, & l'expérience. Agricola ne trouva rien de mieux pour engager les Bretons à l'étude de la langue & des arts du peuple vainqueur, que de les piquer d'émulation contre les Gaulois. Le point d'honneur, ajoute son historien, tenoit lieu de nécessité. Déjà les enfans des chefs étoient instruits dans les lettres : le génie des Bretons l'emportoit sur les talens acquis des Gaulois. Bientôt ceux qui dédaignoient la langue romaine, se montrèrent avides de la parler avec éloquence. Mais écoutez le gendre d'Agricola, vous ne perdrez rien au change : “ **Ita honoris emulatio pro necessitate erat : jam verò principum filios liberalibus artibus erudire, & ingenia Britannorum studiis Gallorum anteferre ; ut qui modò linguam Romanam abnuebant, eloquentiam concupiscerent.* ” Le latin de Malmesbury s'éloigne un peu du latin de Tacite, il n'est point cependant dépourvu d'élégance. L'écrivain anglois devoit

* Agric. xxi.

connoître le mot *Pomarium*, dont la haute latinité se servit pour désigner un verger, & qui fut usité dans ce sens, même au douzième siècle. Cette expression n'a rien de recherché : elle se présente si naturellement à la suite de l'épithète *pomiferis* adoptée par Malmesbury, que toujours on aura peine à concevoir comment, après avoir décrit des pommiers, *Vinea* lui vint dans l'esprit pour signifier autre chose qu'un vignoble.

Ce n'est pas tout. Monsieur Barrington ne témoigne gueres plus de respect pour le passage de Vopiscus, qui nous apprend que la permission de planter des vignes fut accordée par Probus aux Gaulois, aux Espagnols & aux Bretons, *Britannis*. Le confrontant avec deux autres, l'un d'Aurelius Victor dans lequel on ne trouve que la Pannonie & la Mœsie, l'autre d'Eutrope qui mentionne seulement les Gaulois avec ceux de la Pannonie, il paroît n'accorder qu'une médiocre confiance à l'affertion d'un historien postérieur à ces

derniers. Mais la prenant enfin telle qu'elle est, le savant Anglois demande quel droit auroient eu les habitans de l'Angleterre à une pareille distinction, lorsque tout le mérite de la fidélité appartenoit aux Allemands. Le droit, pourroit-on répondre, que possédoient les Espagnols : ils ne paroissent pas s'être intéressés davantage que les Bretons à la cause de Probus.

Il faut quoique j'en aie citer Vopiscus :
*“ Unum sanè sciendum est, quòd Germani omnes, cùm ad auxilium à Proculo vocarentur, Probo potiùs perservire voluerunt quam cum Bonoso & Proculo esse. Gallis omnibus & Hispanis ac Britannis hinc permisit, ut vites haberent vinumque conficerent.”**

Tel est le passage admis en entier par Monsieur Barrington, & nous devons lui en savoir gré. Le professeur Crevier, moins équitable dans son histoire des empereurs,

* Vopisc. in Prob. cap. xviii.

restreint aux Gaulois, aux Espagnols & aux Pannoniens la permission accordée par Probus. Il supprime les *Britanni*, & n'en donne aucune raison. Cette réticence, viendrait-elle aussi de la jalousie nationale ?

Probus, qui se montra si digne de son nom, né d'un père vigneron dans la Pannonie, avait lui-même planté des vignes, s'il en faut croire quelques historiens. Il n'est donc pas étonnant que monté sur le trône il se soit souvenu des vignobles, ni qu'il ait voulu rétablir leur culture interrompue en grande partie, depuis la défense de Domitien, dans les principales provinces de l'empire. Elles comprenoient, suivant les trois auteurs que je viens de nommer, la Mœsie, la Pannonie, la Gaule, la Bretagne & l'Espagne. Quand Quintus Bonosius, ou Bonosus, qui naquit * chez les *Britanni*, se fit empereur dans la Gaule, on ignore si cette entreprise eût les vœux de ses compatriotes ; nous savons

* Camd. Brit. Tome I, p. xc.

seulement qu'ayant été vaincu dans plusieurs combats, Bonofus ne put survivre à sa défaite & mit fin à ses jours. C'est le premier Anglois dont l'histoire fasse mention qui se soit pendu pour se consoler. Il passoit avec raison pour le plus intrépide buveur de son siècle : les légionnaires vainqueurs lui firent une épitaphe grivoise que nos soldats traduiroient, " Ici pend une
" futaille."

Camden en rappelant ces circonstances dit expressément : " Vopiscus ayant
" écrit que Probus permit aux Bretons
" de planter des vignes, un homme très-
" savant imagine que ce passage est échappé
" par négligence à Vopiscus, comme si
" notre pays étoit impropre à la culture
" des vignes ; tandis que non-seulement
" nous possédons aujourd'hui des vignes,
" mais qu'il est certain encore que nous en
" avions au tems passé un très-grand nom-
" bre." J'ajouterai que Probus eut chez
les *Britanni* un compétiteur moins connu que Bonofus, ou Proculus, mais que

l'on suppose avoir été un certain Lælianus dont les médailles se trouvent en Angleterre & point ailleurs. On ne sauroit nier que l'esprit remuant des Bretons n'ait inquiété l'empereur. Pour les contenir autant que pour défricher leurs forêts, il établit chez eux une colonie formée des Vandales & des Burgundiens qu'il avoit vaincus. Vous pensez bien qu'on n'en retrouve aucune trace aujourd'hui : on ignore jusqu'au nom du district qu'ils occuperent ; & l'étymologie étoit bien précaire de celui qui supposa, d'après le nom d'un village, que le comté de Cambridge en faisoit partie. Si le silence de Vopiscus & des autres, ainsi que l'introduction des deux colonies barbares dans la Grande-Bretagne, ne permet pas de croire que les Bretons furent jamais dans les intérêts de Probus, on pourroit penser, qu'en accordant à ces peuples le privilège qui leur est maintenant refusé, l'empereur fit céder son ressentiment à sa politique.

Peut-être n'est-il pas indifférent de remarquer qu'un grand nombre de Bretons

étoient déjà convertis au christianisme. Que l'on admette l'époque d'Aurelius Verus, ou celle de Commode, pour l'établissement de la religion chrétienne en Angleterre, on aura toujours près d'un siècle écoulé jusqu'au tems de Probus. Et les missionnaires font bien des progrès dans un siècle. " Nous ne sommes que d'hier," s'écrioit Tertullien plus de quarante ans avant cet Empereur, " & nous remplissons déjà toutes vos provinces." L'usage du vin devenoit indispensable & plus commun tous les jours, soit pour les agapes, soit pour la communion qu'on recevoit sous les deux espèces dans la primitive église. On pouvoit en acheter sans doute ; mais n'étoit-il pas plus avantageux de le faire soi-même, sur-tout chez un peuple pauvre, où les pauvres ont été les premiers chrétiens, comme ils le furent dans tous les pays ? Je n'imagine pas que les Tatiens, ces Hydroparastates ainsi qu'on les nomma dans la suite, aient jamais fait fortune en Angleterre. Ils ne buvoient que de l'eau, lors même qu'ils célébroient la cène : de

pareils sectaires ne pouvoient réussir dans les contrées septentrionales.

Mon observation vous paroîtra sans doute trop recherchée : mais ne convenez-vous pas que l'innovation dans le culte attiroit depuis long - tems l'attention des empereurs ? Est-il improbable qu'elle aît influé favorablement sur la conduite d'un prince qui sévère à ses soldats, fut doux avec tous les autres ; qui modeste en ses mœurs, se montra toujours ami de la justice, du travail, de la simplicité & de toutes les vertus dont les premiers chrétiens donnerent l'exemple ; ajoutez encore, d'un prince qui s'occupa constamment à repeupler l'empire, à consoler ses habitans, à redonner la vie à son agriculture mourante ? En moins de sept années il rebâtit soixantedix villes ; il établit des colonies dans la Thrace, dans la Macédoine, dans le Pont ; & vous venez de voir qu'il en avoit envoyé chez les Bretons auxquels il permit de planter des vignes.

Les

Mais les Bretons, *Britanni*, dont il s'agit ici ne sont pas les Anglois ; c'est un peuple, nous dit Monsieur Barrington*, situé sur les bords du Rhin ; & probablement il convenoit de le nommer à part, puisqu'il n'étoit point compris dans ce que les Romains appeloient alors *Germania*.

Un grand service rendu à tous les savans eût été de leur indiquer les bords du Rhin habités par ces *Britanni* étrangers aux Germains dont ils devoient faire partie, & que l'Empereur désignoit spécialement dans son édit ; à-peu-près sans doute comme on distingue dans les actes du Parlement, les habitans de Berwick-sur-Tweed du reste des Anglois. Ce peuple est inconnu à Camden, à Cluvier, à D'Anville, à tous les auteurs qui se sont occupés de ces arides & profondes recherches de l'antiquité. Le mot *Germania* lui-même tel que Monsieur Barrington l'emploie, n'est qu'une dénomination assez vague ; elle demande peut-être une explication, & j'ose

* *Archæolog.* Tome III, p. 89.

à-peine vous la présenter. Il est si ennuyeux d'être réduit à fixer des limites ! si rebutant de n'avoir qu'une étendue à déterminer !

La Germanie, dans le sens rigoureux, s'étendoit des bords de la Vistule aux bords du Rhin, comprise entre la mer au nord, & le Danube au midi. C'est la patrie de ces Germains si bien décrits par Tacite, chez lesquels vous ne trouverez aucune trace des *Britanni*. C'est la *Germania Magna* des Romains, qui l'appeloient encore *barbara* & *transrhenana*. Les Marcomans ayant abandonné sa partie occidentale, ou pour mieux dire, celle qui la termine au sud-ouest, ce district fut occupé presque aussitôt par des colonies forties de la Gaule, & devint ainsi une annexe de l'empire, peu d'années après le règne d'Auguste. Les nouveaux habitans payoient la dixme de leurs terres aux Romains qui se contenterent de les désigner sous le nom de *Champs Décumates* ; mais leur pays n'eut jamais de gouverneur particulier, * il dépendoit probablement de

* Tacit. de Mor. Germ. xxix.

quelque province voisine. Un rempart immense, élevé en grande partie par Adrien, protégeoit ces campagnes contre les barbares. Chaque empereur se fit un devoir de l'augmenter ; & quand Probus l'eût prolongé jusqu'au Danube, ainsi qu'il est démontré par les médailles trouvées dans ses ruines, cette ligne flanquée de tours & de redoutes fortifiées, barrière aussi menaçante qu'inutile, s'étendoit depuis la rive du Rhin opposée à Bingen jusqu'à Pfeurren près de Ratisbone ; parcourant dans ses sinuosités une longueur de deux-cens-vingt milles d'Angleterre. Vous cherchiez en vain les *Britanni* dans l'espace qu'elle laissoit entr'elle & les provinces de l'empire ; ils n'y sont pas plus connus que dans la patrie des Germains.

A cette Grande Germanie les Romains en ajoutoient deux autres qu'ils plaçoient dans la Gaule, & dont le Rhin marquoit les bornes à l'orient. On les distingua sous les noms de *Première* & *Seconde*, ou de *Haute* & *Basse** *Germanie*. L'un indiquoit

* Tacit. Ann. L. IV. sect. 73. Tacit. de Germ. sect. 37. Ptol. L. IV. cap. 17.

la différence d'éloignement relative à la capitale de l'empire, l'autre exprimoit leur position respective.

Mayence étoit métropole de la Germanie Première qui se prolongeant du sud au nord, depuis Seltz jusqu'à la petite ville d'Andernach, formoit le long du Rhin une lisière de deux-cens milles d'Angleterre & au-delà, sur une largeur assez médiocre. On peut assurer que parmi ses habitans elle ne vit jamais aucun peuple qui portât le nom de *Britanni*. La Germanie Seconde, beaucoup plus étendue que la Première, occupoit tout l'espace renfermé entre l'Escaut limite orientale * de la Seconde Belgique, & le Rhin dont elle suivoit la rive gauche jusqu'à son embouchure dans cette mer qui a conservé le nom de Germanique. Cette Germanie dont Cologne fut métropole, n'étoit elle-même que la partie orientale de la Seconde Belgique. Auguste y transplanta des peuplades d'Ubiens & de Sicambres; mais long-tems avant cet Empereur, elle avoit

* Plin. L. IV, cap. 13.

été successivement envahie par les véritables Germains qui passèrent * le fleuve. C'est alors sans doute que les Belges refluant les uns sur les autres se virent forcés d'émigrer en Angleterre, où ils formerent plusieurs établissemens. On connoît un manuscrit† qui fait une Germanie Troisième de la Grande Séquanoise, province ancienne formée de ce que nous appelons aujourd'hui Suisse & Franche-Comté, & dont le nom de Burgundie imaginé, si je ne me trompe, par Sidonius Apollinaris fut adopté dans le moyen âge; mais cette division inconnue par-tout ailleurs, n'a jamais été reçue. Observez que le partage des deux Germanies nouvelles, qui remonte au siècle d'Auguste,‡ existoit du temps de Probus. Les changemens qu'il a subis n'ont commencé que sous Dioclétien dont le nouveau plan de gouvernement demandoit que les

* Cæsar. Comm. II.

† Manuscrit de la Bibliothèque du Président de Thou, cité par André Du Chesne.

‡ Dion Cassius, Lib. IV.

provinces fussent divisées de nouveau, & morcelées en quelque sorte, *provinciae in frusta concisæ*, suivant l'expression d'un contemporain.

Il paroît certain encore que la Germanie Seconde ou Inférieure, ne renfermoit pas plus de *Britanni* que la Germanie Première : seulement on retrouve vers l'ancienne bouche du Rhin l'épithète de *Britannica*, qui désigne chez quelques auteurs la forteresse maritime attribuée sans fondement à Caligula. Cette forteresse est dans la Sud-Hollande, à seize-cens pas de Katwyk où le Rhin se jettoit alors dans la mer. Guicciardini qui nous en a donné le plan & la description, *prétend qu'elle fut ainsi nommée de sa situation, & de la facilité qu'offroit la traversée de ce port dans la Grande-Bretagne. Il pouvoit dire avec plus de justesse que les habitans du pays l'ayant appelée *Briten-buys*, " Mai-son des Bretons," sans qu'on en sache la

* De Belgic. Fœder. P. III, p. 140.

raison, on traduisit ces deux mots par ceux d'*Arx Britannica*, "Forteresse Britannique." Détruite par les pirates Normands qui rasèrent ses boulevards & ses digues, elle disparut bientôt sous les eaux. Un vent de nord-est violent & continu, surtout vers les équinoxes, en a découvert des parties à plusieurs reprises ; quelquefois même la mer en se retirant a laissé voir en entier son emplacement & ses ruines, notamment en 1562 que Guichardin étoit en Hollande. Alors on en tira des briques marquées des Lettres X. G. I. que les antiquaires interpréterent *Ex Germania inferiore* ; comme ils avoient trouvé auparavant que les Lettres C. C. P. F. gravées sur une pierre de cet édifice, signifioient *Caius Caligula pharum fecit*. Et sur cette divination l'on se fonde pour attribuer la forteresse à Caligula, sans avoir d'ailleurs le plus léger indice qu'elle eut un fanal ! Si la traversée paroïssoit si commode entre ce port & la Grande Bretagne, on diroit à Guichardin, qu'elle étoit plus facile encore en partant de Boulogne où l'on ne peut

douter que le Phare attribué à Caligula n'ait existé. Il occupoit l'emplacement de l'ancienne Tour d'ordre, dans la basse latinité *turris ordans* que l'on croit une corruption de *turris ardens*; il fut réparé par Charlemagne; & ce n'est qu'en 1644 que ses débris se sont écroulés avec le rocher qui leur servoit de fondement. *Saxa quidem intereunt!* Ce Phare ne le cédoit en magnificence qu'à celui d'Alexandrie, & vous en conviendrez quand vous aurez lu la description qu'en a donnée le Pere Montfaucon à l'Académie des Inscriptions en 1721. Quant à la forteresse Britannique, les auteurs les plus judicieux la désignent sous le nom de *Castellum Romanorum*; & si Lenglet dans sa Géographie ancienne, ouvrage d'ailleurs utile, l'appelle *Castellum Britannicum*, il adopte mal-à-propos la traduction de Guichardin. On ne peut donc en aucune manière s'autoriser d'une appellation très-moderne, pour placer les *Britanni* dans un coin de la terre habité par des Bataves venus des Cattes dont le nom comme la demeure primitive se retrouvent

trouvent sans changement dans le village
& le nom de Katwyk.

C'est dans la partie occidentale de la Seconde Belgique, de cette province dont Rheims devint la métropole, & dans le Belgium proprement dit, qu'il faut chercher les *Britanni* du Continent. Vous les trouvez à deux cens quarante milles des bords du Rhin, vers l'embouchure de la Somme, ou pour s'exprimer avec plus de précision, entre les bouches de la Canche & de la Maye. Ils y formoient une peuplade médiocre, dont le territoire pouvoit répondre à ce qu'on appelle aujourd'hui le Ponthieu : peut-être étoient-ils du ressort des *Ambiani*, quoique Pline* paroisse les égaler à ce peuple. Lorsque Sanson supposa qu'Abbeville avoit remplacé une ville de *Britannia*, apparemment le chef lieu des *Britanni*, il se fondoit mal-à-propos, comme Volaterranus avant lui, sur un passage du quatrième livre de Strabon qui

* L. IV, cap. 17.

se rapporte visiblement à la Grande-Bretagne, & non à une ville. Quant à l'assertion téméraire de l'Abbé Lenglet, qui donne le nom de *Britannia* au Canton de Vimeu, elle n'est appuyée d'aucune autorité. Sanfon croyoit illustrer sa patrie en faisant perdre dans la nuit des tems son origine qui n'est pas plus ancienne que Hugues Capet. Cette foiblesse est celle de tous les hommes, & de presque toutes les nations modernes; nos plus illustres familles se piquent toutes d'une origine inconnue. Dans l'antiquité on vouloit toujours remonter à un Dieu : je préfère cette méthode; elle est au moins plus importante. Un habitant d'Amiens enchérissant sur Sanfon, n'a-t-il pas imprimé de nos jours que les *Britanni* de son pays étoient un peuple entreprenant & belliqueux qui ayant envoyé des colonies dans la Grande-Bretagne lui avoit donné le nom de *Britannia*? Tandis que D'Anville, qui ne prit point naissance en Picardie, se contente de demander si plutôt ces *Britanni* n'étoient pas eux-mêmes une colonie venue

de la Grande-Bretagne, comme les Belges anglois descendoient d'une colonie gauloise établie sur les côtes méridionales de cette île, d'où elle se répandit dans les provinces qu'on appelle aujourd'hui Wiltshire & Somersetshire. L'homme d'Amiens renouveloit l'erreur d'Eustathe, qui dans un commentaire sur Dionysius Afer croit que ce poète a désigné ces *Britanni*, τῶν δὲ Βρετάνων τῶν παρώνυμαί αἱ ἀντίπεραν Βρετανίδες νῆσοι (& de ces *Britanni* les îles britanniques qui leur sont opposées, ont reçu leur nom) ; mais une pareille assertion répugne à tous les faits, comme à toutes les idées ; Avienus & Stephanus de Urbibus n'avoient pas besoin de le démontrer. Je suis tout honnête d'être si savant, & de vous citer du Grec ; il ne falloit pas moins que l'importance de votre cause pour m'égarer à ce point : vous m'avez pardonné des écarts moins involontaires.

Les *Britanni* habitans du Ponthieu sont donc les seuls que l'on puisse admettre sur le continent. Il est difficile de se persua-

der que Probus, qui connoissoit les terrains propres aux vignobles, ait accordé à cette peuplade le privilège de cultiver des vignes dans son canton marécageux ; plus difficile encore de supposer que l'Empereur ait daigné la distinguer, & des Germains dont elle étoit éloignée de quatre-vingt-dix milles, & des Gaulois dont elle faisoit une partie à-peine connue. Mais une observation plus essentielle me reste à faire. Pline est le premier qui nous parle de ces *Britanni* ; il leur assigne la position généralement adoptée, car on ne sauroit rien conclure des vers obscurs de Dionysius Afer. Malheureusement on soupçonne une erreur dans le texte de Pline. Cluvier a pensé qu'il falloit lire *Brianni*, & c'est ainsi qu'ils sont nommés dans sa description de l'Allemagne citerieure (*Tabula Germaniæ cisterbenanæ*) ; c'est aussi la leçon qu'a suivie Gibson dans son recueil sur le *Portus Iccius*. On pourroit croire en parcourant D'Anville, que Cluvier découvrit le premier cette variante ; mais Camden avant lui, Camden le Strabon de l'Angleterre,

avoit parlé des manuscrits de Pline dans lesquels on lisoit *Brianni*,* que le très-savant Anglois appelle ailleurs *Brinanni*.† De maniere qu'après toute l'érudition dont je viens de vous accabler, vous pouvez avec beaucoup de raison douter si jamais il y eût des *Britanni* en corps de peuple sur le continent. Je ne parle point de ceux que l'invasion saxonne força d'émigrer dans l'Armorique dont une partie a conservé leur nom ; ils ne tiennent point à notre sujet, puisque leur époque ne doit se placer qu'au milieu du cinquième siècle.

En attendant que Monsieur Barrington veuille bien nous faire connoître la demeure de ces *Britanni* placés de sa main sur les bords du Rhin, nous sommes obligés de croire qu'il n'étoit question dans l'édit de Probus que des *Britanni* d'Angleterre. Si l'Empereur permettoit de planter des vignes aux peuples de la Basse Allemagne, il pouvoit sans ridicule & sans conséquence ac-

* *Britann.* Tome I, p. xvi. † P. cxxii.

écorder la même permission aux Bretons. Et quand un écrivain le plus célèbre de son siècle, un auteur qui connoissoit & le vin & le cidre, un Religieux qui disoit la messe compare les vins d'Angleterre aux vins de France, il faut malgré soi reconnoître dans les deux pays une liqueur exprimée des grappes de la vigne.

Nous accuserons donc avec Camden la paresse des cultivateurs anglois ; mais cette paresse d'où venoit-elle ? Si l'on admet que les vignes n'avoient pas cessé d'être cultivées en Angleterre pendant que ce royaume posséda les provinces françoises, à-peine est-il possible d'en trouver la cause. Doit-on l'attribuer à l'accroissement du commerce, qui n'est pas toujours aussi favorable à l'agriculture qu'on le pense, sur-tout dans ce pays où l'on n'a jamais bien compris que pour avoir un commerce solide & non précaire, il doit être avant tout le véhicule & le produit de l'agriculture ? Faudra-t-il recourir à la difficulté de se procurer après l'expulsion,

les plants nécessaires, & des vigneron inf-
truits ; ou bien, l'attribuez-vous à l'intro-
duction du houblon, qui eut lieu quelques
années avant Camden ? Je n'ai pas le tems
d'entrer dans cette discussion : les recher-
ches qu'elle exige tiennent encore plus à la
philosophie qu'à l'histoire, elles me mène-
roient trop loin. Contentez-vous donc de
savoir que le débit des vins clarets, ou
vins de Bordeaux, augmentoit en Angle-
terre dans la même raison que la décadence
des vignobles. Les vins de Bordeaux long-
tems les plus célèbres, jouirent du premier
rang jusqu'à la venue de ce roi pere des
arts, de François Premier, qui remplaçoit
Louis Douze pere du peuple. Observez
en passant la différence successive des deux
surnoms consacrés par la postérité, & sou-
haitez avec moi que Louis Seize mérite
l'un & l'autre. Alors le vin de Cham-
pagne éclipsa tous ceux du midi. Fran-
çois Premier, Henri Huit d'Angleterre,
& Charles Quint, ces trois rivaux en répu-
tation, avoient chacun dans la petite ville
d'Ay un résident, chargé de leur expédier

les vins choisis de ce canton. C'est de-là qu'est venu le mot célèbre des vigneron de la Marne, que " le Champagne roi des vins est aussi le vin des rois." Rien ne prouve mieux sa supériorité sur tous les vins connus alors, même sur celui de Bourgogne déjà renommé, que l'anecdote des trois commissionnaires. Sans examiner si les rois sont meilleurs gourmets que leurs sujets, ou si ces vins valaient ceux des côteaux* qui dans le siècle suivant produisirent une secte mémorable de buveurs, je vous assurerai que le Champagne étoit bien inférieur à celui que fournit aujourd'hui cette province, où l'art de cultiver la vigne & d'en extraire le vin, s'est élevé à un degré dont la Bourgogne même est jalouse.

Je ne suis ni profès ni postulant de l'ordre des côteaux ; mais que ne vous dirois-je pas sur le Champagne ? C'est le vin de la jeunesse & de la folie ; celui de Bourgogne sera si vous voulez, le vin de l'âge

* Ay, Haut-Villiers, & Ayenot.

l'âge mûr & de la philosophie : quand on s'y voit réduit, on regrette tous les jours le folâtre Champagne. Ma définition me paroît plus exacte que la fameuse comparaison du Champagne à une blonde, & du Bourgogne à une brune : le poëte songeoit à la couleur, il ne voyoit pas que toutes les qualités des brunes appartiennent au Champagne. J'insiste d'autant plus sur ce dernier vin que le vôtre, me dites-vous, doit lui ressembler. On l'accuse d'enfanter la goutte ! Assurément ce n'est pas de lui que venoit celle de Charles Quint : mais cette calomnie une fois répandue, des médecins ignorans ou mauvais observateurs l'accréditerent ; & la préférence qu'ils follicitoient pour le vin de Bourgogne ne fut plus contestée dès l'instant que Louis Quatorze eut donné la palme au Chambertin. Les plus violens ennemis de ce Monarque, de ce Roi le premier des acteurs qui jamais aient figuré sur le trône, les Anglois eux-mêmes depuis son époque préférèrent encore le Chambertin à tous les vins de France. Je ne parle point du goût domi-

nant, du goût actuel de la nation, bien différent de ce qu'il fut pendant les jours du Grand Roi. Dans ce siècle à jamais célèbre elle buvoit au moins des vins clai-
rets en concurrence avec les autres. Mais quand la politique marchande eut rédigé dans toutes ses parties ce beau système d'une guerre éternelle avec les François, soit en bataille rangée, soit en protégeant sans mesure les hostilités & les brigandages sans fin des douanes ; quand on eut d'un pôle à l'autre proclamé les François ennemis naturels des Anglois, comme les chats sont ennemis nés des souris, les araignées des mouches, les éperviers des pigeons, &c. ; alors le gros de la nation, renonçant aux vins légers du peuple reprouvé, dut s'abreuver à jamais des vins terribles de Portugal & de Madere. Les houpes nerveuses, les organes du goût se sont donc oblitérés chez les Anglois ; leur palais s'est endurci par un acte de Parlement. En effet le penchant national pour les vins forts & brûlans est si peu venu du climat, que les Irlandois ont conservé le goût

primitif pour le vin claret, non proferit dans leur pays ; & ce goût est si sûr qu'ils distinguent sans peine les mélanges introduits par l'avidité des commissionnaires ; voulant boire les vins de la Garonne dans leur pureté native, n'ont-ils pas jadis adressé des remontrances au Parlement de Bordeaux contre le vin de Benicardo ?

Si la plupart des Anglois dédaignent les vins légers de France, en revanche ils ont une passion bien tendre pour nos eaux-de-vie. Elles se rapprochent éminemment de ces vins qui sont devenus leur boisson habituelle : aussi la consommation, c'est-à-dire la contrebande, en est-elle si prodigieuse en Angleterre, que nulle autre, excepté celle des batistes, ne peut lui être comparée. Elle prospère & fructifie malgré les flottilles de la douane incessamment en croisière, malgré les dragons dispersés sur la côte, & les missionnaires créoles qui prêchent de toutes parts la vertu balsamique du rum ou tafia. Ce seroit sans doute un coup de

génie que d'anéantir cette interlope*, surtout si remplissant à ses dépens les coffres de la douane on procuroit en même tems sous le nom d'équivalent, un débouché lucratif aux manufactures. Les actes de commutation ne se font pas tous les jours : d'ailleurs que produiroit celui des vins, des eaux-de-vie, ou des batistes, sinon d'enrichir la France légalement & en pure perte ? Il falloit recourir à un autre expédient. Toute ma vie je rendrai donc justice aux talens de celui qui osa le premier imaginer ce traité, qu'on appelle de commerce, entre les loups & les agneaux, pour parler comme les Anglois.

Vous savez mieux que moi que dans notre siècle de philosophie & d'humanité un traité de paix perpétuelle n'est qu'un armistice, c'est-à-dire, en langage ordinaire, une promesse au nom de Dieu en trois personnes de ne s'égorger l'un l'autre.

* Il y a ici un barbarisme ; j'en préviens les grammairiens dont ce pays abonde, afin que ceux d'entre eux qui ignorent la langue n'y soient pas trompés.

tre que quand les couteaux seront aiguisés ; & malheur à celui des deux qui n'est pas prompt à la besogne. Un traité de commerce est bien autre chose ; c'est un acte de réconciliation & d'amitié. Vous comprenez à merveille qu'une convention partielle n'est point ce que je veux dire, sur-tout si des marchands la sollicitoient réduits à faire de nécessité vertu, ou animés de ce misérable esprit de boutique dont tout l'art est d'exagérer, toute la science de surfaire. Dieu me préserve de profaner à ce point l'expression sainte de traité de commerce, qui rappelle toutes les idées de cordialité, de bienveillance & d'union. Seulement je pourrois dire au négociateur comme le Prince de Conti à l'élève du Grand Condé volant au secours de cette valeureuse brigade de Bourbonnois attaquée par l'armée entière du Prince d'Orange,

“ Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous ;

“ mon cousin, si vous vous tirez de-là,
“ je vous tiens habile homme.” Luxem-

bourg s'en tira. Vous n'êtes pas si bossu que le Maréchal, vous pourriez bien n'avoir pas son bonheur ; car enfin les ennemis naturels des Anglois ne sauroient être des grues, elles ne l'étoient que des pygmées.

Rassurez-vous donc sur vos vignobles, & ne craignez point cette introduction des vins de France qui vous paroît si redoutable. Fût-elle favorisée autant qu'on semble le desirer, fût-il possible d'anéantir les conventions étrangères qui s'opposent toujours à ses progrès, leur débit ne sauroit nuire au vôtre. La bonne compagnie, vous dit-on, ne boit que du vin de France ; mais qu'est-ce que la bonne compagnie dans l'article du commerce ? Chez nous, après avoir usé les mœurs à force de les polir, & réduit tout le système de la vie à des rites, des formules, & de vaines apparences, si la bonne compagnie ne dit pas ouvertement la nation est toute où je suis, elle prétend au moins subjuguier ses goûts, elle les subjugue en effet. Ceux qui la prennent pour modèle ne sont point encore

arrivés à ce pernicieux degré de despotisme en Angleterre la bonne compagnie souvent devient peuple ; & ce qui pour elle est un bonheur, elle est souvent forcée à le devenir. Or le peuple jugeant toujours d'après lui-même, rejette ici tous les vins énervés ; quand les nôtres avoient la vogue, ceux que leur infériorité mettoit à sa portée il étoit obligé de les assaisonner de sucre pour les boire , comme beaucoup d'honnêtes gens boivent encore les vins du Rhin. Evelyn écrivoit au milieu du dernier siècle ; il vous apprendra que de son tems dans les provinces on ne buvoit pas autrement le vin de France. Il ne s'agit donc que d'augmenter la dose pour le vôtre : vous le verrez même égaler celui des meilleurs cantons, pourvu que les savans *faiseurs* de ce pays se donnent la peine d'exercer leurs mains fécondes & mystérieuses. Ces magiciens abreuvent les trois quarts de l'Angleterre, & leurs miracles les plus vigoureux s'operent avec des fermentations de raisins secs que vos raisins surpasseront toujours. Enfin ne perdez jamais de vue

l'aubergiste de Clermont : toutes les fois qu'un voyageur anglois rebutoit énergiquement son vin, il lui disoit en se courbant jusqu'à terre, " Milord, on y va mettre plus d'eau-de-vie." — Mais d'où viendra l'eau-de-vie ?

Ce don précieux prodigué par la nature aux vignes du midi, vous ne sauriez l'espérer que foiblement des vôtres. Serait-ce donc un motif qui rallentît vos efforts, ou décourageât votre zèle ; & devez-vous dire ici, *aut Cæsar aut nihil*, ne pouvant atteindre à la perfection, je renonce à toute culture ? Si les Suédois n'eussent pas mieux raisonné, leur pays seroit encore privé de ces pommiers dont Hasselquist trouvoit délicieux les fruits que l'on rejetteroit en Touraine. Le Trajan de la Sprée n'auroit pas vu les mûriers réussir dans toutes ses provinces. Nous-mêmes dans les nôtres eussions-nous osé les introduire, si quand Charles Huit apporta ces arbres du royaume de Naples à Montelimar, on se fût proposé d'égaliser ceux de la Calabre ?

Calâbre ? La moitié de la France est aujourd'hui couverte de mûriers ; mais combien d'obstacles n'ont-ils pas éprouvés ? On désespéra si long-tems d'élever leurs insectes précieux, que plus de soixante ans après Charles Huit, lorsqu'Henri Second parut aux noces de sa sœur avec les premiers bas de soie qu'on aît vus en France, cette paire de bas venoit d'Italie. Enfin le grand homme qui fit oublier tous les Henris, & que l'on n'oubliera jamais, Henri Quatre protégeant la culture des mûriers, fut lui imprimer une activité dont les progrès n'ont fait que s'accroître depuis son règne. Le roi Jacques, non celui que la haine comparoit jadis à notre Henri Trois,

“ Devenu lâche roi d'intrépide guerrier,”

& qui fut digne d'une meilleure fortune, si comme l'a dit un homme célèbre, la fortune étoit le prix du courage, de la franchise, & de la religion ; non ce prince qui avec tant de vertus connut si

H

peu* l'art de se faire aimer, mais son aïeul qu'Henri Quatre appelloit "Maître Jacques"; celui-là vouloit aussi que ses Anglois cultivassent le mûrier. Il leur adressa des instructions rédigées de sa main qui malheureusement ne furent pas mises en pratique. On assure depuis ce tems que les vers-à-soie, ainsi que les feuilles dont ils se nourrissent, ne peuvent prospérer en Angleterre. J'attends de nouvelles expé-

* Le trait suivant assez peu connu, peut donner quelque idée du caractère repoussant de Jacques Second. On connoît la générosité, la magnificence avec laquelle Louis Quatorze se fit un devoir de l'accueillir. Ce monarque voulut le rétablir sur son trône, & intéresser tous les rois dans sa cause. En 1689 il le fit embarquer pour l'Irlande; *allez*, lui dit-il en l'embrassant, *je souhaite ne jamais vous revoir*. Peu après le Comte de Château-renaud qui menoit un secours à ce malheureux prince, défit l'escadre de l'Amiral Herbert dans la Baie de Bantry. Jacques étoit à Dublin : le Comte d'Avaux vint avec empressement lui annoncer que la flotte angloise avoit été battue par celle de France. Le Roi détrôné ne put cacher son mécontentement; *c'est donc pour la première fois*, répondit-il à l'ambassadeur.

riences ; mais j'oserai toujours croire que ce pays pourroit cultiver avec avantage le mûrier qui fournit de papier la Chine & le Japon, & que l'on connoît par l'épithete de papyrifere. Celui de Tartarie sur-tout dont l'espece est plus robuste qu'aucune autre, réussiroit dans plusieurs provinces ; & si ses feuilles devenoient inutiles, son écorce au moins remplaceroit le vuide qu'éprouvent souvent les papeteries.

Au reste ceux qui prononcent contre les mûriers me paroissent moins déraisonnables que les impitoyables détracteurs des vignes angloises. Je vous disois tout-à-l'heure que tombés en décadence aussi-tôt que cette nation cessa d'en posséder en France, les vignobles avoient disparu de l'Angleterre en peu d'années ; bientôt on oublia leur culture. Les efforts de quelques jardiniers qui la tenterent dans la suite n'ayant point eu le succès qu'ils avoient annoncé, la plûpart des auteurs la proscrivirent ; & quoiqu'un petit nombre d'agronomes instruits ne cessât de la recommander, elle

n'en fut pas moins déclarée impraticable, inutile, & même ridicule. Tous crioient les brouillards empêcheront à jamais nos vignes de réussir; comme si le douzième siècle n'eût pas eu & des vignes & des brouillards. Je conviens de la pernicieuse influence de ces derniers, les plus terribles ennemis que vous ayez à combattre. " Si " je parviens une fois à m'en débarrasser," disoit le vigneron du Maconnois bêchant à Painshill, " nous aurons de bon vin." Il ne s'en débarrassa point; & sans doute vous n'espérez pas être plus heureux que lui; mais votre méthode supérieure à la sienne vous met en état de les braver avec bien plus d'avantage, ainsi que la froidure des nuits. Au reste tout se compense ici bas. Si les brouillards vous assiègent, vous n'avez rien à craindre de ces pluies de glace qui dans nos vignobles répandent trop souvent la désolation & la mort. Les Anglois chez lesquels elles font peu de ravage, se rappellent encore celles dont leurs ancêtres furent les témoins & la victime en France: le *Lundi Noir* si fameux

dans leurs chroniques, ne doit son nom
 qu'à la grêle qui tua les cavaliers & les
 chevaux dans l'armée d'Edouard Trois.
 Le climat de ce fléau destructeur vaut bien
 mieux pour les vignes que celui-ci ; mais,
 je le répète, ne faut-il donc cultiver des
 vignes que dans le meilleur climat ? S'il
 étoit prouvé que depuis leur abandon les
 Anglois n'ont fait en grand aucun effai
 dans un terrain heureusement exposé, &
 tel que chaque province méridionale en
 présente un grand nombre, quelques-uns
 même à une hauteur moindre que celle de
 plusieurs vignobles de la Moselle & du
 Rhin ; s'il étoit démontré que nulle part
 l'on n'eût adopté le genre de plantation
 & de travail, ni même l'espece de plant
 convenable à ce royaume ; que par-tout
 on eût ignoré l'art de presser les raisins
 & d'aider à la fermentation ; seroit-il ab-
 surde de conclure que la culture des vignes
 en Angleterre est rejetée sur les fondemens
 les plus vagues ; & que dans le pays des
Jurés & des *Précédents* elle se voit con-
 damnée, même par un Juge, contre l'an-

cienne expérience, sans témoins, sans preuves, & l'on pourroit ajouter sans procès ? Donnez-lui beau jeu, pour faire un anglicisme, & prononcez ensuite.

En effet la plupart des cultivateurs & des écrivains anglois semblent avoir pris pour modele les vignes de treille ou de muraille ; ils ne songent qu'à exhausser leurs plantations, jamais à les rapprocher de la terre bien plus chaude que le soleil. Les vignes hautes sont les premières sans doute que les hommes aient cultivées, & ces pays d'où la vigne nous fut apportée peuvent continuer leur culture sur des treilles ou sur des arbres avec un moindre désavantage que nos climats : elle est commune en Italie depuis les premiers tems. Dans le magnifique poëme des Géorgiques, composé pour ramener à la vie des champs les féroces légionnaires qui avoient détruit la république, Virgile n'en recommande point d'autres ; & nous savons par une expression de Juvenal que le vin de Falerne si célébré n'étoit lui-même qu'un vin de

treille. Cependant ces vignes embrassant des ormeaux si charmantes en poésie, ces treilles qui mêlant leurs pampres aux feuillages du lierre, deviennent si pittoresques dans un tableau où l'on n'oseroit presque introduire des ceps entortillés à un échalas, en un mot ces vignes haussées sur des arbres produisent, même dans les pays chauds, le plus mauvais vin du monde : excepté peut-être le Falerne, tout le reste étoit décrié trois siècles avant Virgile. L'ambassadeur de Pyrrhus, homme d'esprit & de goût, que Boileau nomme encore avec justice

“ Conseiller très-sensé d'un roi très-imprudent,

Cynéas regrettant le vin des humbles ceps de l'Epire, ne pouvoit souffrir le verjus des Italiens ; aussi s'écria-t-il dès qu'il eut vu la première vigne qui perchée sur un arbre de haute futaie sembloit tomber de ses branches, “ Voilà donc la mère de cette liqueur “ détestable qu'on m'a fait boire ! il étoit “ bien juste qu'elle fût pendue.” Si le vin de cette espèce de vignoble est encore mauvais en Italie, jugez de ce qu'il doit être dans

le Dauphiné moins chaud que la Toscane, & dans les autres parties de la France où l'on cultive des *Hautins*. Concevez, si vous pouvez, ce qu'une pareille liqueur feroit en Angleterre. Il faut dire cependant que les Romains des tems postérieurs, comme la plûpart des Italiens de nos jours, avoient senti la nécessité de rapprocher les grappes du sol qui les produit ; ils donnoient aux vignes basses la préférence sur les vignes arbuftives, ainsi que nos vieux auteurs ont nommé celles qui s'appuyent sur les arbres ; ils en préféroient le vin à tous les autres. Les vignes telles que vous les avez conçues d'après les idées de ce Chancelier d'Angleterre, honneur de l'esprit humain, les vignes terre-à-terre sont encore mieux adaptées à ce climat ; elles semblent même les seules qui puissent jamais y réussir. Le célèbre jardinier de Chelsea, dont il faut d'ailleurs étudier les écrits & respecter la mémoire, Miller qui a tant disserté sur la vigne, copiant sans beaucoup de choix les pratiques de tous les pays, n'a jamais bien connu celle qui convenoit

au sien. Il lui falloit des jardins ou des emplacements trop coûteux, des procédés trop recherchés peut-être pour une culture générale : ajoutez qu'il ignoroit absolument la maniere de faire le vin.

Des événemens de plus d'un genre vous ont empêché de paroître le premier dans la nouvelle carrière ouverte aux cultivateurs ; ils tiennent à votre insouciance philosophique encore plus qu'à ces embarras qui trop souvent affligent l'homme ignoré, & dont les dieux ont voulu sans doute qu'il payât le bonheur de son obscurité. Vous avez cependant planté le premier un vignoble sur les principes qui seuls conviennent à cette île. Celui de Walham-Green que j'ai vu dans sa gloire a disparu ; le vignoble de Cobham subsiste encore ; mais l'un & l'autre formés sur un plan défectueux, & cultivés d'après une méthode imparfaite, n'ont pas eu le succès qu'on devoit en attendre. Vous serez toujours à mes yeux le Noé de l'Angleterre. La vigne de Wimbledon va devenir aussi fameuse que

le champ de Basingstoke ; & ce nom d'Ararat imposé par le hasard dans le siècle précédent au coteau que vous avez choisi, me sembla toujours du plus heureux présage. Je ne fais toutefois si ce fût au pied du volcan d'Ararat éteint aujourd'hui, que le Patriarche fit en Arménie sa première plantation ; tout ce que je puis vous dire, c'est que le *Lachryma-christi* nous vient du Vésuve.

Vous avez des obstacles à surmonter, des ennemis à combattre, & peu d'encouragemens à espérer : je ne fais même si vous devez compter beaucoup sur cette Société dont les succès & les faveurs sont bien au-dessous des brillantes promesses de ses panégyristes. Elle voulut jadis introduire les vignobles dans le pays où Benjamin Franklin a fait planter depuis douze cens mille pieds de Bourgogne ; mais elle ne pensa jamais que leur propagation méritât ses soins en Angleterre. Et puis l'agriculture n'est qu'un objet secondaire pour une société dévouée comme elle aux arts & aux métiers, aux manufactures, au

commerce ; toutes choses, vous assure son historien, pour lesquelles les Anglois sont doués d'un talent que la nature refuse impitoyablement aux autres nations. A la vérité les autres nations ne paroissent pas tout-à-fait de l'opinion de Monsieur Mortimer : ce qui leur semble mieux prouvé, c'est que l'Angleterre fait marcher tous ces objets avant son agriculture ; & l'on peut douter, puisqu'il ne faut rien déguiser, qu'elle s'accommode autant que vous l'espérez de vos vignobles. S'ils demandent plus d'ouvriers que toute autre exploitation, croirons-nous qu'ils soient bien accueillis dans un pays où l'exploitation préférée est toujours celle qui fait valoir la terre avec le moins de bras possibles ? Tel est l'esprit de manufacture, il s'est introduit par-tout. Or cet esprit, admirable pour enrichir quelques particuliers aux dépens d'une multitude qu'ils remplacent autant qu'ils peuvent par des machines, cet esprit est aussi merveilleux pour peupler les hôpitaux. Si la population est le grand objet de nos gouvernemens modernes, on démontreroit sans peine que l'Angleterre cultivée comme elle

pourroit l'être, & avec le plus de bras possibles, nourrir non-seulement le double des habitans qui s'y trouvent aujourd'hui, mais le nourrir mieux encore que ne le furent jamais les habitans actuels. Cette ressource elle existe dans son sein, personne ne peut l'en priver. Oseroit-on espérer rien d'approchant de ces manufactures qu'on nous représente sans cesse comme l'unique soutien de l'état, & dont la prospérité dépend du bon plaisir des nations étrangères ? Elles ont à les repousser l'intérêt qui vous excite à les introduire, & toujours elles finissent par les proscrire. Oseroit-on l'attendre de ces fabriques que l'événement le plus léger déconcerte ; qui chancelant au moindre choc, desséchées au moindre souffle, s'éteignent bientôt sans retour, & laissent pour monument de leur splendeur trop vantée des malheureux sans nombre en proie à la famine & au désespoir ? Je ne parle point de ces contretens destructeurs qu'éprouvent par intervalles les fabriques le mieux affermies, celles même qui n'ont à redouter ni prohibition ni concurrence étrangère.

Il fut un siècle où les Anglois contens d'être laboureurs & pasteurs, partageoient encore sans jalousie leur commerce maritime avec tous les peuples : non-seulement ils dédaignoient les manufactures, mais ils regardoient comme des serviteurs leurs voisins fabriquant pour eux avec les matieres brutes achetées chez eux. Les Anglois n'avoient alors ni Acte de navigation, ni Compagnie des Indes ; ils n'avoient ni Papiers publics occupés journellement à les flatter, ni Opposition toujours mécontente, ni Ennemis naturels ou acquis dans les quatre parties du monde. Ce siècle loin d'être pauvre & malheureux, comme on l'imagine, fut au contraire un siècle de prospérité & d'abondance universelle : & vous ne sauriez lire sans intérêt la description* qu'en fait un contemporain en l'opposant au tableau si célèbre de l'ancienne Tyr. " O Bretagne ! île glorieuse, exaltée chez tous les peuples, renommée

* Voyez Camden's Remains concerning Britain, page 2.

“ chez toutes les nations ! les vaisseaux
 “ de Tarsis ne peuvent se comparer à
 “ tes vaisseaux chargés pour tes enfans
 “ des plus précieuses denrées de l’uni-
 “ vers. La mer est ton rempart, & tes
 “ ports sont assurés par des forteresses*

* Il y a long-tems que l’Angleterre ne voulant
 avoir rien de commun avec ce siècle, les a laissées tomber
 en ruine. Un ingénieur homme de mérite a proposé
 depuis peu de les rétablir, & d’en élever de nouvelles :
 le Parlement s’y est opposé. J’ai lu d’un bout à l’autre
 tous ces débats nocturnes. A plusieurs des harangueurs
 on diroit volontiers comme le Calife à un fameux par-
 leur, “ Abrégez, la vie est courte.” Les uns ne
 voyoient qu’un avenir couleur-de-rose, s’il est permis
 d’employer l’expression de Madame Du Deffant dans
 un sujet aussi grave. Les autres prouvoient que le
 royaume étoit réduit à la mendicité. Les autres di-
 soient en somme,

“ Seigneur, trop de prudence entraîne trop de soia ;

“ Je ne fais point prévoir les malheurs de si loin.”

Les Marins sur-tout se signalerent, quelques-uns même
 dans un stile dont l’énergie tenoit un peu trop de leur
 profession. J’aurai toute ma vie le plus profond respect
 pour les vaisseaux de guerre ; mais je connois une
 chose plus respectable—des vaisseaux de guerre & des
 forteresses.—Au reste le malheur de cette aventure
 c’est que l’ingénieur étoit un Duc.

“ imposantes. Ta chevalerie, tes mar-
 “ chands & ton clergé rehaussent ta splen-
 “ deur. Les Pisans, les Génois, les Véni-
 “ tiens t’apportent les saphirs de l’Orient,
 “ ses émeraudes & ses rubis. L’Asie
 “ te fournit des soies & de la pour-
 “ pre, l’Afrique du cinnamome & du
 “ baume; l’Espagne t’apporte de l’or, &
 “ l’Allemagne de l’argent; la Gascogne,
 “ qui est à toi t’envoie des vins. La
 “ Flandre est ton tisserand; c’est elle qui
 “ te fabrique de tes laines les draps dont
 “ tu t’habilles. Les daims foisonnent dans
 “ tes forêts, & des troupeaux innombra-
 “ bles paissent sur tes collines. Réunif-
 “ sant en toi seule les perfections des di-
 “ verses contrées, tu possèdes tous les
 “ oiseaux de l’air; le poisson fourmille sur
 “ tes rivages, & nulle des mers ne surpasse
 “ les tiennes en fécondité. Ton étendue
 “ est médiocre sans doute; mais les na-
 “ tions voisines vêtues de tes toisons, s’é-
 “ merveillent de ton heureuse abondance.
 “ Les épées de tes soldats sont converties
 “ en fers de charrue; la paix avec la

“ religion fleurit dans ton sein ; & tu dois
 “ servir de modele à tous les royaumes.”

Ces tems sont bien changés. Les grandes villes, & sur-tout ces Capitales immenses où les hommes entassés sont comme les arbres qui trop serrés dans une forêt s'étouffent l'un l'autre, ces têtes monstrueuses ont rendu par-tout les manufactures trop nécessaires. En Angleterre la disproportion des habitans de la métropole à ceux des provinces, se trouvant plus grande que dans aucun autre pays, excepté peut-être le royaume de Naples & l'Egypte, où les besoins sont infiniment moindres & bien plus constans qu'à Londres, en Angleterre les manufactures de tout genre ont dû se multiplier à l'excès.

Permettez-moi de m'arrêter un peu dans l'énorme Capitale de ce royaume, & de jeter un coup-d'œil sur son étendue & ses nombreux habitans. “ On compte à Londres,” vous dit Monsieur Dutens,* “ 8 à
 “ 900

* Itinéraire d'une partie de l'Europe, cinquieme édition, p. 5.

“ 900 mille ames, 150 mille plus qu'à
 Paris.” Une population moins exagérée
 donneroit à-peu-près le dixième des ha-
 bitans de l'Angleterre : si vous admettez
 le calcul de Monsieur Dutens, elle équi-
 vaudra à un septième avec fraction, & c'est
 bien pis. Le nombre des habitans de Paris
 n'est selon le même écrivain (p. 9) que de
 650 mille. Vous lisez deux pages aupara-
 vant dans une note : “ Quant à la popula-
 “ tion de Paris, en 1770 le nombre des
 “ morts y fut de 26,085. En comptant
 “ 30 vivans pour un mort, qui est la com-
 “ putation,” c'est-à-dire la supputation,
 “ généralement reçue pour les grandes
 “ villes, on ne trouve que 620,550 ames
 “ dans Paris; & quand on compteroit 33 vi-
 “ vans, elle ne se monteroit pas à 700,000.”
 Il y a ici une méprise singulière dans le
 calcul : 30 vivans donneroient au-delà de
 782 mille habitans ; & l'on en trouve plus
 de 860 mille en admettant la proportion
 de 33. Mais je ne me prévaudrai point de
 cette erreur de la presse ; l'on sait assez que
 la quantité annuelle des morts à Paris ne

va pas à 26 mille. Elle ne monte année commune qu'à 17 ou 18 mille: ce qui donneroit selon la proportion présentée par Monsieur Dutens, environ 580 mille habitans. Le total des morts à Londres pendant l'année 1786, a été de 20,454; nombre équivalent à très-peu de chose près, au produit moyen de 9 années adopté par divers calculateurs. Si la proportion employée pour la Capitale de la France, doit être admise à Londres, on ne trouvera, en cavant au plus fort, que 674 mille 982 habitans; ce qui s'éloigne un peu de 850 mille, nombre moyen de l'Itinéraire. Monsieur Dutens devoit au moins nous dire sur quelle bête il appuie son assertion comparative, & quelle règle il a suivie pour y arriver. Sa plume auroit-elle la propriété qu'on attribua jadis aux dents merveilleuses du dragon de Cadmus ?

J'observerai seulement que la méthode de juger du nombre des vivans par celui des morts est des plus imparfaites. Halley, Grant, Simpson, Kerseboom le meilleur de tous quoi qu'en dise Voltaire, & bien d'autres l'ont fondée sur le dépouillement des registres

mortuaires de quelques paroisses de Londres, de Breslau, &c. Malgré leurs amples recherches, & c'est une remarque de Monsieur de Buffon, elle ne donne que des approximations très-éloignées de la mortalité du genre humain. D'ailleurs il s'en faut beaucoup que le nombre de 30 vivans pour un mort soit généralement reçu pour les grandes villes. On admet aussi communément, & avec plus de raison, la quantité de 25 à 28 pour les grandes villes, celle de 33 à 34 pour les petites, & de 37 à 38 pour les campagnes. Il n'est pas bien clair non plus que ces nombres se rapportent également à tous les pays, ni que la proportion adoptée à Paris par exemple, soit celle qui convienne à Londres; & des calculateurs assez exacts supposent la mortalité à Londres comme 1 à 27, tandis qu'ils la trouvent à Paris comme 1 à 28. Monsieur Dutens ne dit pas un mot des naissances, qui cependant devroient entrer pour quelque chose dans son évaluation : on croiroit même qu'en général l'aperçu le plus vrai, autant qu'une pareille méthode

peut l'être, doit se trouver en raison composée du nombre des morts & de celui des naissans ; s'il étoit question de ces derniers le désavantage ne seroit pas du côté de Paris. Des arithméticiens politiques ont établi à cet égard une différence qui mérite d'être remarquée : ils prétendent qu'à Paris on devroit compter par le nombre des naissances, & à Londres par celui des morts. Les raisons qu'ils allèguent sont assez spécieuses. A Londres, vous disent-ils, les listes des naissances contiennent seulement les enfans nés & batisés au sein de l'église épiscopale ; ceux des habitans qui suivent un culte différent n'y sont point insérés. Elles vous donneroient donc un produit au-dessous de la population réelle de cette Capitale ; au lieu que les listes des morts qui renferment toutes les personnes mortes dans l'année, sans aucune distinction, vous conduisent à un résultat plus approchant de la vérité. A Paris au contraire, on ne doit point calculer le nombre des habitans par les listes des morts. Une coutume inhumaine, poursuivent ces observateurs, s'est établie parmi les grands & les petits ; ils

envoient leurs enfans à la campagne dès qu'ils sont nés, pour y être alaités & élevés jusqu'à un certain âge. Or la moitié de ces exilés doit mourir selon le cours ordinaire de la nature ; elle meurt loin de Paris, & n'entre point dans les listes des morts en cette ville, dont cependant elle devroit faire partie, puisqu'elle appartient au total de sa population. Les listes des naissances ne sont point sujettes au même défaut. Les enfans qui naissent à Paris sont présentés de bonne heure au batême ; les curés en tiennent les registres avec soin, & leurs extraits publiés chaque année doivent être regardés comme authentiques. D'après cette différence, l'auteur des *Recherches sur la Population* ayant établi le nombre moyen des naissances annuelles à Paris, sur le pied de 19,221, & le nombre moyen des morts à Londres dans le même espace de tems, sur le pied de 20,461 ; supposant la mortalité à Londres comme 1 à 27, & les naissances à Paris comme 1 à 31, cet auteur trouve 552 mille 447 habitans dans Londres, & 595 mille 851 dans Paris. Calculant ensuite les mariages sur la règle d'un mariage

par 135 personnes, le produit lui donne 568,080 habitans pour cette dernière ville. Il conclut que la population des deux Capitales, en nombre rond, ne s'éloigne guere de 600 mille.

Mais d'autres calculateurs se présentent. Ils évaluent la population de Paris d'après des données moins incertaines, vous disent-ils, que la multiplication des morts & des naissances, ou que le total des maisons dont les habitans se comptent sur une estime aussi hasardée que les autres. Suivant ceux-ci les rôles de la capitation & les états des paroisses, ont produit à Paris en 1743 un total qui passoit 700 mille, & ils ne croient pas que la population de cette ville ait diminué depuis 43 ans. Vous ne trouverez rien à Londres, ni dans la forme de régie, ni dans la maniere de répartir & de percevoir l'impôt, qui conduise à aucun cens de cette espece, à aucun dénombrement dont on puisse s'autoriser, si toutefois on doit compter sur celui-ci. En attendant que l'on ait des résultats mieux assurés, & des calculs de comparaison plus précis,

chacun peut croire ce qui lui fera plaisir; il le peut encore quand on aura ces calculs, comme le Pere Baltus étoit bien le maître de croire aux oracles.

Il est assez probable que la population de la ville de Londres prise en elle-même est inférieure à la population de Paris, mais par courtoisie nous admettrons l'égalité à 600 mille têtes. Si vous considérez cette population relativement aux deux pays, vous la trouverez quatre fois plus forte que dans la Capitale de la France. *Hoc opus, hic labor est.* N'oubliez pas non plus que ce mot Londres, LONDON, est rarement suivi d'une idée bien précise, puisqu'il désigne aussi tous les champs compris dans ce qu'on appelle *Bills of mortality*. De-là cette immensité d'étendue attribuée à la métropole britannique, & ces disputes commencées il y a si long-tems sur la grandeur respective des deux Capitales. En 1713, si je ne me trompe, Guillaume Delisle ne présentait-il pas à l'Académie des Sciences deux plans comparatifs dont le résultat faisoit Paris plus grand que Londres

d'un treizieme ? Monsieur Dutens se contente de nous assurer qu'aujourd'hui " Londres est à Paris en étendue comme 39 " à 29, ou 40 à 30." On a souvent traité la chose plus sérieusement ; & Monbron, ce cerveau brûlé, disoit assez bien dans sa *Henriade Travestie*,

Quand vous serez en Angletterre
Louez jusqu'aux pommes de terre
Que l'on y mange par ragoût.
N'allez pas leur dire sur-tout
Que Paris soit plus grand que Londres,
Car ils seroient gens à vous tondre.

Le mur dont on entoure Paris dans ce moment, va décider la question sans réplique en faveur des François. Bien des Anglois auront la simplicité d'en être affligés. Pour nous, sans vouloir mettre le feu à Paris, comme l'auteur de son tableau, nous nous contenterons de souhaiter que cette ville eût moins d'étendue, & beaucoup moins d'habitans. Il est bon cependant de prévenir ceux qui pensent que l'accroissement prodigieux de Londres vient principalement de l'excellence

lence des loix, de la supériorité du commerce & des manufactures, de la liberté &c. comme si tout cela se trouvoit à Constantinople dont la population & l'étendue valent bien celles de Londres; il est bon, dis-je, de rappeler à ceux qui aiment les comparaisons, qu'il a fallu depuis deux siècles la vigilance non-interrompue du gouvernement françois, pour contenir Paris dans l'emplacement médiocre qu'il occupe. Sans les défenses continuelles des rois, il y a long-tems que cette Capitale auroit cinq ou six lieues de diametre dans tous les sens, & que Londres, l'immense Londres ne seroit qu'un village en comparaison de sa rivale. Dès l'année 1549, Henri Second effrayé du nombre des gens de la campagne qui se réfugioient à Paris, fixa les bornes de cette ville par un règlement renouvelé sous les règnes suivans, & qui n'empêcha pas qu'elle ne se fût accrue de la moitié en 1672. Alors Louis Quatorze donna des lettres-patentes contre l'augmentation, qui ont été suivies en 1729 d'une nouvelle défense d'étendre les limites. Les expres-

sions de Louis Quatorze sont remarquables, “ Il étoit à craindre,” dit ce prince, “ que “ la ville de Paris, parvenue à cette ex- “ cessive grandeur, n’eût le même sort des “ plus puissantes villes de l’antiquité, qui “ avoient trouvé en elles-mêmes le prin- “ cipe de leur ruine, étant très-difficile que “ l’ordre & la police se distribuent com- “ modément dans toutes les parties d’un “ si grand corps.” L’énorme étendue de la Capitale angloise, sa forme allongée, les labyrinthes multipliés de ses communications &c. y rendent cette distribution bien autrement difficile qu’à Paris. La Reynie n’en viendroit pas à bout, même avec les loix réprimantes dont il faisoit un si prompt usage. J’en suis fâché pour les Anglois ; mais ils n’établiront jamais une bonne police à Londres. Puissent-ils au moins en introduire une qui soit permanente dans quelques-unes de leurs manufactures !

Si vous ne l’avez pas oublié, je vous disois avant d’entrer dans cette longue digression, qu’en Angleterre les manufactures

de tout genre s'étoient multipliées à l'excès. J'ajouterai qu'insensiblement elles ont acquis la prééminence ; & leur ascendant est tel aujourd'hui que ce pays se glorifie avant toute chose d'être un pays de manufactures. Le grand art du gouvernement se réduit donc à faire mouvoir ces fabriques, à leur imprimer une activité continue, & sur-tout à concilier leurs intérêts presque toujours opposés. Ecoutées à-part dans l'enivrement de leur importance, il n'en est aucune qui ne soit le Palladium dont la conservation doit assurer celle de la chose publique. A chaque nomination de ministre, elles exigeroient toutes qu'il fît serment de les enrichir sans cesse, & de maîtriser pour elles tous les événemens ; à-peu-près comme ces Mexicains dont le souverain n'étoit installé qu'après avoir juré qu'il feroit pleuvoir, au gré du peuple, sur les champs & les jardins.

Rappelez-vous toutes les émeutes, tous les soulèvemens dont vos yeux furent témoins, depuis le siège de l'hôtel de Bedford

par les ouvriers en soie, jusqu'à la requête présentée, en vertu du *Bill of Rights*, par les ouvriers en cheveux pour inviter George Trois à prendre perruque. J'avouerai, car il faut être juste, que ces derniers, outre le motif bien temporel de remettre en vigueur l'usage des fausses chevelures, avoient encore trouvé le moyen de faire intervenir la vie future dans leur supplique. Condamnés, disoient-ils, par la proscription des perruques, à friser les cheveux le dimanche, ils étoient contraints de profaner ce saint jour, & de s'y livrer à un travail impie qui les écartoit de la voie du salut ouverte sans obstacle aux autres professions. Cette manière de sanctifier le dimanche, en s'abstenant littéralement de toute œuvre, & d'en faire un jour de morne & lugubre indolence pour honorer le Seigneur, vous n'ignorez pas que l'Eglise Anglicane l'a reçue du Picard Jean Calvin. Le dur & triste réformateur l'avoit prise tout uniment des Juifs, de ce peuple philosophe

*—cui septima quæque fuit lux
Ignava, & partem vitæ non attigit ullam.*

Vous savez encore qu'elle constitue dans ce pays toute la religion du peuple. Scrupuleux observateur du repos sabbatique, il n'est aucun climat qui l'en dispense : vous le retrouvez plus ou moins dans tous les établissemens ; à Terre-neuve même les pêcheurs anglois s'abstiennent religieusement de prendre de la morue le septieme jour. Aussi quand Monsieur Jenkinson, devenu depuis Lord Hawkesbury, déclaroit aux Communes que la nature avoit doué ses compatriotes, par préférence à leurs ennemis naturels, d'un talent supérieur pour la pêche des morues, il avoit bien raison ce calculateur le plus consolant de tous ceux du ministere. La nature toujours juste vouloit que les deux nations profitassent également des richesses qu'elle entasse dans ces mers, & elle prévint que les Anglois renonceroient par dévotion à la récolte du dimanche. On peut sans témérité mettre en question si devenus vignerons, selon vos vœux, ils se détermineroient à vendanger le jour du Seigneur, comme on ose le pratiquer dans nos pays papistes. Mais cette considération ne doit point vous oc-

cuper ; encore moins pourroit-elle suspendre vos travaux.

Les vignes dont vous allez renouveler les plantations imprudemment délaissées, ont précédé chez les Anglois la culture d'une infinité de productions ; des productions même les plus communes qu'ils n'ont connues qu'après tous les peuples. L'art il est vrai a plus fait, plus amené qu'ailleurs dans ce pays où il amène & fait tout encore. Les tentatives courageuses de ses habitans y ont naturalisé un si grand nombre de plantes & d'arbres étrangers qu'il surpasse aujourd'hui, & je le crois avec Miller, celui des arbres & des plantes indigènes. Si je voulois revenant sur mes pas, vous faire voir combien fut lente à s'établir ici la propagation, je ne dis pas des fruits exquis, mais seulement des herbes potagères, que de choses n'aurois-je pas à vous écrire ! Arrivées maintenant à leur perfection, ces dernières ne sont guère plus anciennes que le commencement du dernier siècle ; c'est alors que les élémens du jardinage vinrent de Flandre en Angleterre.

Edouard Hartlib qui instruisoit les Anglois sous le protectorat de Cromwell, vous apprendra que les vieillards de son tems se souvenoient des premiers jardiniers débarqués du continent dans la province de Surrey, pour y semer des navets, des carottes, des panais, des raves, des pois de primeur ; c'étoit, dit Hartlib, une rareté précieuse en Angleterre : ces jardiniers enseignèrent en même tems la culture des choux & des chouffleurs. On fait que la date des premiers cerisiers ne remonte pas au-delà d'Henri Huit.* Harris, le jardinier ou

* Camden prétend que les cerises furent apportées en Angleterre cent-vingt ans après qu'on les eut connues en Italie, Je veux le croire, & ne supposerai point qu'il a confondu avec l'arbre de Cérasonte le cerisier sauvage ou merisier, probablement indigène en Angleterre comme en France, & qui est un arbre des forêts, déclaré même *timber-tree* sous Jacques Premier. Mais on prouvera difficilement que le cerisier domestique ne fût pas très-rare dans ce pays avant Henri Huit. J'entends ici le *Cerasus fátiva*, *fructu rotundo, rubro & acido*, de Tournefort ; ou suivant la nouvelle nomenclature, le *Prunus Cerasus* qui appartient à la classe des *Icosándria Monogynia*. C'est celui qu'on suppose être la souche de tous ces arbres dont les Anglois ont aujourd'hui dix-sept ou dix-huit variétés,

comme on disoit alors le Fruitier de ce prince, les introduisit dans le comté de Kent qui lui doit encore ses pommiers. Harris fut tourné en ridicule ; des sages & des beaux esprits lui prouverent que les arbres de Lucullus ne pouvoient réussir dans ce canton, où maintenant ils donnent des fruits qui valent peut-être ceux de la vallée de Montmorenci. Sous ce même règne d'Henri Huit le houblon fut apporté de Flandre en Angleterre. Evelyn dont j'ai déjà parlé, se récrie vivement contre l'introduction de cette plante médicinale ; “ c'est elle qui transformant, dit-il, l'élé(ale) “ bienfaisante” la boisson chérie de Sydenham “ en une bière pernicieuse, a changé “ notre tempérament, amené de nouvelles “ maladies & abrégé nos jours.” D'un autre côté des médecins de tous les degrés, depuis le Docteur H—— jusqu'au Docteur Leake qui recommande le *Porter* aux dames, vous diront que cette bière fortement houblonnée doit s'appeler à juste titre “ le Bourgogne de l'Angleterre.” Bien des gens donneront la préférence au véritable

véritable, sans avoir même la rigueur du poëte Espagnol qui définissoit le *Porter*,
 “ une composition de pavots & de jus
 “ d’absynthe, inventée dans un accès
 “ d’humeur par Saturne & le Dieu du
 “ Sommeil.” Le Ciel ne me fit point
 assez savant pour cette querelle; je m’é-
 tonne seulement que les Anglois si hardis
 dans toutes leurs expériences (j’excepte les
 ballons) n’aient point encore essayé ces
 lupins amers dont l’ancienne Egypte faisoit
 usage, au lieu de houblon. Si vous me
 demandez mon goût particulier, je préfère
 à l’introduction du houblon celle des arti-
 chaux que l’Angleterre connut pour la
 première fois sous le règne d’Elisabeth.
 Les plantations d’Harris rendoient si peu
 du tems de cette Princesse, que l’on se
 croyoit heureux quand la Flandre four-
 nissoit des cerises, & la France des pommes
 assez communes, aux marchés de Londres.
 Ne soyez donc point révolté de voir les
 filles d’honneur d’Elisabeth manger des
 grillades de bœuf, en sablant de l’éle à
 leur déjeuner; tandis que la Reine, qui

ne haïssoit pas elle-même les charbonnées, se dédommage au dessert avec des pommes cuites sous la cendre ; c'étoient alors les seuls fruits mûrs du pays. A la vérité Henri Quatre qu'elle appeloit “ mon gendarme,” lui envoyoit, de son vignoble royal de Coucy, de la Malvoisie que nous nommons aujourd'hui du vin de Laon. L'histoire qui conserve tout, ne nous a pas dit si ce fût par reconnoissance que cette grande reine montra sa cuisse nue à l'ambassadeur d'Henri Quatre ; mais nous savons par honneur que le représentant du plus galant monarque de l'Europe, se mit en devoir de baiser respectueusement cette cuisse à deux genoux, quoique ses charmes ne fussent ni potelés ni arrondis ; & qu'Elisabeth savante dans l'art de se courroucer, menaçât son excellence de l'égratigner de ses mains royales, en lui criant avec dignité, *Paar Dieu, vous êtes un mal-aapris.*

Pendant que l'on faisoit si bonne chère à Londres, la table des Bourbons qui succédoit à celle des Valois, ne demeura

roit pas oisive ; on évitoit seulement de la charger toute entière de ces grosses viandes dont la disette prétendue nous est reprochée d'une manière si triomphante par les Anglois. Seriez-vous curieux de connoître les déjeûners de la Reine de Médicis & des filles de son palais ? Vous n'avez qu'à jeter les yeux sur ceux des Ministres de Charles Neuf son fils. Avant d'ouvrir le mémorable conseil où le massacre de la Saint Barthélemi fut résolu d'une voix unanime, ces braves gens commencerent par déjeûner d'une broche de huit perdreaux, dans le petit appartement de la maison de Gondi à Saint Cloud. Le vin de Coucy ne fut pas épargné ; chaque verre étoit la coupe d'Atrée, ils y buvoient gaiement le sang des François, & personne n'eut le courage de dire,

Que ce repas pour eux soit le dernier repas !

C'est un beau vers ; Voltaire le déroba jadis à Boileau, comme il prit à Cotin, non sans remords, le seul bon vers que

cet Abbé ridicule ait fait en sa vie*, celui
qui vous montre dans Denain l'audacieux
Villars

Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars.

Voltaire en revanche ne doit qu'à lui seul
ces vers d'un autre genre où la treve cé-
lébrée par les François & leurs ennemis
naturels, devient un Téniers de la plus
grande fraîcheur. L'ancienne chronique,
après avoir parlé des computations joyeuses

* Voici le passage de Cotin dans *L'Apparition du
Comte de la Suze* ; mais qui s'avisera de lire Cotin ?

La nuit tombe du ciel, la nuit qui lui présente
L'image de Lisis pompeuse & triomphante,
Et telle qu'il étoit quand malgré les hasards
Il arrachoit la foudre à l'aigle des Césars.

Quelle image & quelle force dans ce vers ! Quand
je lis celui de Voltaire il me semble boire de l'eau.
Il est clair qu'*arrachant* étoit le mot propre, même
suivant l'histoire, il conservoit l'image que le mot
substitué a détruite ; mais l'emprunt eût été trop mar-
qué. Au reste j'ai tort de vous dire que ce dernier
est le seul bon vers de Cotin ; les trois qui le pré-
cedent sont eux-mêmes fort bons,

*Antonî gladios potuit contemnere si sic
Omnia dixisset.*

& plaifans ébats de nos aïeux, ajoutoit
 feulement que “ les Anglois fe réjouirent à
 “ leur ordinaire moult triftement.” Mais
 le chantre de la Pucelle nous donne le
 menu du feftin tel que Bonneau l’imagina ;
 & ce grand homme à qui la nation fran-
 çoife a tant d’obligation, vous eft affez
 connu.

Sur les Anglois il étendit fes foins,
 Selon leur goût, leurs mœurs & leurs befoins.
 Un gros Rofbif que le beurre affaifonne,
 Des Plompondins, des vins de la Garonne
 Leur font offerts : mais des vins plus exquis,
 Des ragoûts fins dont le jus pique & flatte,
 Et les perdrix à jambes d’écarlatte,
 Sont pour le Roi, les Belles, les Marquis.

Cet art précieux que les anciens appe-
 lerent *ars maxima gulæ*, l’art de manger
 alla toujours fe perfectionnant chez nous :
 devenu luxe en très-peu de tems, il dé-
 généra bientôt en un fafte infensé. Un
 écrivain moderne, je crois que c’eft Saint-
 Foix, vous a fait connoître ce chevalier de
 l’ordre qui s’avifa le premier d’introduire
 des perles réduites en poudre dans les
 omelettes, imitation de Cléopatre, & qui

n'eut pas plus de succès que la rasade extravagante de cette princesse. On avoit déjà vu chez nos voisins du midi un certain Ovando, qui n'imitoit personne, se faire servir de la poudre d'or en guise de sel. Ce Castillan, le Néron de Saint Domingue, méritoit sans doute de la boire comme Crassus, ou comme Valdivia que les habitants du Chili, assez peu versés dans l'histoire des Parthes, régalerent de la même boisson. Des bisarreries aussi coûteuses, méprisées d'Apicius & de Trimalcion tout bisarres qu'ils furent quelquefois, n'appartenoient qu'à Héliogabale. Elles ne devoient faire aucun prosélyte : elles n'en firent aucun ; & l'on s'en tint aux substances ordinaires. Mais la mode qui réforme sans cesse avoit déjà proscrit au commencement du grand règne, les mets qui figurèrent avec le plus d'honneur sur la table de Louis Treize. Mademoiselle, dans son roman de la Princesse de Paphlagonie, persiffle les ragoûts délicieux de la vieille cour, que Moliere en même tems devoit au ridicule sur son théâtre immortel. Les bisques d'écrevissè

l'avoient emporté sans peine sur la poudre d'or dans le potage ; & depuis long-tems on préféroit les truffes aux perles dans une omelette.

Les premières années de Louis Quatorze sont distinguées sur-tout par cette préférence que la délicatesse obtint sur la somptuosité. Non-seulement on fut plaire aux yeux sans les étonner, mais un sentiment exquis inspiroit encore des recherches que Sibaris auroit avouées dans ses plus beaux jours. Et afin que tout fût célèbre dans ce siècle mémorable, le génie voulut embrasser jusqu'aux objets qui devoient lui échapper. Il fit plus ; il les éleva jusqu'à lui. Les noms de Souvré, d'Olonne, de Boisdaphin ne seront point éclipsés par celui de Lucullus. Saint-Evremond que l'on placera toujours avec ces hommes fameux, conserva, dit-on, son goût en Angleterre : mais si vous exceptez le Duc de Buckingham, il eut à Londres peu d'imitateurs, & aussi peu d'élèves. Saint-Evremond trouva contre lui la ville & la cour. Celle de

France elle-même n'avoit rien pu sur Charles Second qui rejettoit ses délices : jamais elle ne parvint à l'amollir. Lisez encore Mademoiselle de Montpensier. Le roi d'Angleterre arrivoit de Hollande ; & Louis Quatorze qui étoit allé à sa rencontre le recevoit à Compiègne. “ Après être
 “ arrivé,” dit la princesse, “ on dina. Il
 “ (Charles Second) ne mangea point d'or-
 “ tolans ; il se jeta sur une piece de bœuf
 “ & sur une épaule de mouton, comme s'il
 “ n'eût eu que cela. Son goût me parut
 “ aussi bon en cela qu'il le témoigna avoir
 “ sur ce qu'il pensoit pour moi.” Ré-
 tabli sur le trône de ses aïeux, Charles
 Second fut toujours fidele à la table natio-
 nale ; & si l'on en juge par une observation
 du Comte de Grammont au grand couvert,
 elle étoit assez mauvaise. On servoit le
 monarque à genoux, suivant l'usage de la
 Grande-Bretagne : Charles ne put s'em-
 pêcher de le faire remarquer, en ajoutant
 quelques réflexions sur l'époque si diffé-
 rente où sa mere, la fille d'Henri Quatre !
 manquoit à Paris de bois pour se chauffer.

“ Comment,

“ Comment, Sire,” lui dit Grammont,
 “ c’est l’étiquette du palais qui leur prescrit
 “ de se mettre à genoux ! Je croyois qu’ils
 “ demandoient pardon à Votre Majesté du
 “ mauvais dîner qu’ils lui donnent.” Depuis
 ce tems, & sur-tout dans notre siècle sous
 le feu roi, l’art de la table a fait en France
 des progrès qu’il sera difficile de surpasser.

Les Anglois suivent de loin nos virtuoses
 dans cette carrière où nous sommes devenus
 les législateurs de l’Europe. Préférant tou-
 jours le volume à la finesse, leur cuisine est
 une véritable Stéréotechnie, c’est la science
 & l’art des solides. Ce n’est point d’un
 sanglier qu’ils diroient comme cet ancien
 qu’émerveillait l’invention de Rullus,
*animal propter convivium natum**; il leur faut
 des hécatombes plus massives. Vous les

* Et c’est pour nos festins que le ciel l’a fait naître.

Tout le monde fait que P. Servilius Rullus, dont
 le nom mérita si bien de passer à la postérité, est le
 premier qui fit servir un sanglier entier. Pline,
 L. VIII, cap. LI.

verrez tous pénétrés d'une vénération plus ou moins profonde pour l'animal sacré des Bramez. Ils aiment à se désigner sous le nom* de celui dont il reçut le jour ; & toutes ses parties sont tellement révérees du peuple, qu'il a même élevé à la dignité de chevalier celle que nous appelons la surlonge†. Cette observation m'en rappelle une autre plus importante que j'ai oubliée dans la comparaison de Londres & de Paris. Indépendamment des calculs pour s'affurer du nombre des habitans, les arithméticiens se sont occupés encore de la consommation annuelle de ces deux Capitales en bœufs, veaux, moutons, &c. Ils ont découvert, par exemple, que la ville de Londres consommoit annuellement 98 mille 254 bœufs, tandis que l'on n'en égorgeoit à Paris que 77 mille dans le cours d'une année, ainsi que nos almanachs le répètent depuis cinquante

* JOHN BULL.

† SURLOIN dont a fait SIRLOIN.

ans. Ils ont porté la même attention sur les veaux, les moutons, les porcs. Réduisant ensuite chacune de ces classes à un poids moyen, & divisant 365 fois leur totalité par le nombre des habitans, supposé de 600 mille dans chaque Capitale ; ils ont trouvé que la portion journaliere de chaque individu en viande de boucherie, étoit à Londres de *six onces & demie*, tandis qu'elle n'étoit à Paris que de *cinq onces deux tiers*. Si par malheur on portoit la population de la Capitale angloise à 850 mille têtes, les mangeurs de viande se trouveroient à Paris, & non à Londres où chaque individu n'auroit alors qu'un peu plus de trois onces de chair pour sa journée. Ce n'est pas tout de peupler une ville ; il faut encore nourrir ceux qui l'habitent, & c'est à quoi nos Deucalions modernes ne font pas attention.

La différence des rations évaluées de cette maniere dans les deux Capitales, se trouvant donc au-dessous d'une once

par jour, on pourroit croire que les François, sur-tout à Paris, ne sont pas à la rigueur obligés d'être Batrachophages, ou mangeurs de grenouilles, ou **Fellows that eat Frogs*, comme les appelle très-bien le Docteur Samuel Johnson que les François à leur tour ont nommé le Magliabechi des Anglois. Je ne fais pas trop cependant si l'on trouvera dans les biographes, qu'à l'exemple de ce grand homme, il se soit jamais servi d'un anchois, ou d'une tranche de jambon en guise de signet; ni si le Florentin faisoit ses délices du mets favori de l'autre grand homme, *a Leg of Pork† boiled till it dropped from the bone*, ainsi que la postérité l'apprendra de Madame Piozzi‡. Il faudroit comparer les biographies ita-

* Des gredins qui mangent des grenouilles.

† Une cuisse de porc salée qu'on réduit en marmelade dans l'eau bouillante.

‡ On ne veut point faire ici une mauvaise plaisanterie contre Madame Piozzi dont on respecte les talens, les connoissances, les foiblesses même, si elle en a eu.

liennes avec la vie de Magliabechi écrite par Monsieur Spence & imprimée par Monsieur Walpole. Ce que je fais mieux c'est que les Anglois préfèrent le bœuf à toutes les viandes. Hors de chez eux voyant moins fréquemment ces montagnes de chair que nous avons si bien nommées des "pièces de résistance," ils ont cru que la nature marâtre refusoit aux autres la nourriture qu'elle départit si copieusement à l'Angleterre. Combien n'en est-il pas encore qui ressemblent à ces anciens géographes dont Plutarque nous a conservé la méthode ! Après avoir figuré sur leur table du monde ce qu'ils connoissoient de la terre, ils écrivoient dans les espaces environnans, Région aride, Contrée inhospitalière, Pays affamé, &c. Dans cette île que nous habitons la nation entière alla jadis aussi loin.

Les détails que vous lisiez tout-à-l'heure & que je pouvois étendre bien davantage, n'ont pas dû vous donner une idée merveilleuse de l'Angleterre avant Henri

Huit. Réduite à un très-petit nombre de vignes, elle n'avoit ni fruits, ni légumes, ni plantes potageres ; ajoutez que la terre couverte d'un plus grand nombre de forêts, étoit aussi chargée de brouillards plus fréquens, plus épais, plus lugubres. Mais ce qui peut surprendre, même un homme aguerri, c'est qu'alors les Anglois prétendoient littéralement habiter le paradis. Ne croyez pas vous-même que je plaisante ; écoutez seulement mon histoire.

Vous connoissez les îles Canaries, ne fût-ce que par leurs vignobles dont le plant vint originairement d'Espagne & de Candie. Ces îles que les anciens appeloient les Iles Fortunées, s'étant perdues, on ne fait pas trop comment, furent enfin retrouvées vers l'année 1330 par un vaisseau Dieppois qu'y porta la tempête. Les Espagnols les reconnurent à diverses reprises, depuis cette époque jusqu'à l'année 1400, que les François en firent la conquête*

* Quelques écrivains jaloux de cette gloriolle françoise, ont nié non-seulement que Jean de Bethen-

sous la conduite de Jean de Bethencourt
fameux aventurier normand. En fait de

court ou Betancour fût françois, mais aussi qu'il eût fait la conquête des Canaries, & reconnu le premier les cinq îles qui sont à l'ouest de Fuerteventura. Nous dérober nos découvertes, c'est voler le tronc des pauvres. Mais consultez Paul Jove, Benzoni, Gomara, Jean de Barros, Ramusio, &c. &c.; vous serez convaincu que personne avant Bethencourt n'avoit conquis les Iles Fortunées : il n'y avoit même avant lui que deux de ces îles qui fussent connues, & les François les avoient trouvées. Le Fort bâti par la colonie normande dans l'île *Fortuite*, ainsi que les découvreurs nommerent celle que les Espagnols appellent d'après eux Fuerteventura, ce Fort devenu ville a conservé le nom de *Betancuria*, & c'est aujourd'hui la Capitale de l'île.

Bethencourt étoit Baron de Saint Martin-le-Gailard dans le comté d'Eu, Seigneur de Bethencourt & de Grainville-la-Teinturiere dans le pays de Caux; si cette dernière épithete se rapporte à l'orfeille des Canaries, c'est ce que je ne puis vous dire; je fais seulement que la maison d'Ocqueville est aujourd'hui propriétaire du bourg de Grainville, & des masures de son antique château. Déjà vieux le Baron de Saint Martin tenta l'aventure à ses dépens, après avoir engagé les terres de Bethencourt & de Grainville à Robert de Braquemont son cousin. Celui-ci, que les Espagnols nomment *Robin* ou *Rubin de Bracamonte*,

voyages & de découvertes nous sommes sans contredit la plus pauvre des nations maritimes ; mais je ne saurois m'empêcher d'observer que l'expédition françoise

fut amiral de France, & envoyé par Charles Six, avec Bertrand du Guesclin, au secours du roi de Castille contre les Maures qu'il battit sur mer. Vous vous souviendrez en passant, si vous aimez les détails généalogiques, qu'il épousa en Espagne Ignès de Mendoza, fille de Don Pedro de Mendoza & d'Alfonfine d'Aïala : les seigneurs de Pegnaranda sont descendus de ce mariage ; & la fameuse maison de Braquemont éteinte en France, portoit de sable au chevron d'argent.

Bethencourt étoit donc Normand & non Flamand, comme le prétendent les ennemis de nos découvertes. La souveraineté des Canaries que l'Espagne tenoit du Pape, lui fut accordée en 1403 par Henri Trois roi de Castille, à condition qu'il feroit hommage de sa conquête à l'Espagne. Avant de fixer sa résidence dans l'île de Gomere dont il se proposoit de faire la Capitale de ses états, ce Roi de l'Eptanese, suivant l'expression d'un moine de ce tems, voulut revoir la France sa patrie : & qui ne le voudroit pas ? Il mourut à Grainville en 1408, à l'âge de soixante-dix ans. Bethencourt fut aussi juste & aussi bon que peut l'être un guerrier qui s'empare du bien d'autrui. A l'égard de son expédition, toutes les femmes du pays, ainsi qu'on le vit ensuite en Amérique, s'intéressèrent au succès des aventuriers

mit sur la voie tous les découvreurs, & que les matelots de Dieppe & de la Rochelle

aventuriers d'Europē, c'est-à-dire, qu'elles trahirent leurs maris pour plaire à leurs amans.

Jean de Bethencourt eut pour successeur, un neveu françois comme lui, & nommé Manaciot, Menaud, ou Masson de Bethencourt. Celui-ci vendit son royaume à Don Henri Gusman Comte de Niebla, qui le revendit à Guillen Peraza dont la romance est si fameuse aux Canaries. Le successeur de Peraza fut Diego de Herrera son beaufrere, auquel Ferdinand & Isabelle l'acheterent malgré lui en 1476 ; & c'est ainsi que les Canaries furent incorporées à la Monarchie Espagnole. Quant à la date de leur conquête par Bethencourt, l'Histoire de la premiere découverte des Canaries écrite par Frere Pierre Bontier moine de Saint Jouin de Marnes, & par Jean le Verrier prêtre, l'un & l'autre à la suite du Conquérant, cette histoire feroit croire que Bethencourt ne débarqua dans ces îles qu'au mois de Juillet 1402 : les auteurs espagnols plus précis placent son arrivée en 1400. Louis de la Cerda, qui obtint la concession des Canaries long-tems avant l'expédition du Baron normand, n'alla jamais dans ces îles ; il renonça même à son entreprise, pour servir dans notre armée contre les Anglois.—Voilà bien ce qu'on appelle une note à la Dacier ; mon excuse sera celle de Pascal : Je n'ai pas eu le tems de la faire plus courte.

qui la dirigerent, avoient été plus loin qu'Hannon le Carthaginois, avant que les Portugais entreprissent leurs premiers voyages. Les Canaries une fois retrouvées, l'Espagne en demanda la concession au Pape Clément Six, avec promesse d'y prêcher l'évangile. Deux siècles auparavant on avoit vu Henri Second d'Angleterre s'engager de cette manière envers Adrien Quatre, lorsque ce pontife lui donna l'Irlande. Le Pape étoit toujours roi du monde : du sein de son Eglise il gouvernoit avec autant d'empire que le sénat romain dictant jadis à l'univers ses arrêts dans le temple de la Victoire. Et son gouvernement ne fut pas toujours aussi mauvais qu'on l'a représenté : il valoit mieux que celui du sénat & de presque tous les empereurs anciens, que celui même de quelques empereurs modernes. Le Pape donc fit droit sur la requête des Espagnols, non-seulement il leur concéda les îles demandées, mais il couronna dans Avignon Louis de la Cerda roi des Canaries. Cela se passoit en 1345, une année avant la

bulle qui permit aux Vénitiens de commercer en Asie, & d'y acheter du poivre & de la canelle. Louis de la Cerda Comte de Clermont, venoit lui-même de race royale, puisqu'il étoit arriere petit-fils d'Alphonse l'Astronome, le roi le plus savant de son siècle. Vous connoissez les Tables Alphonfines dont la rédaction coûta plus de deux millions de notre monnoie actuelle. Vous savez aussi que c'étoit leur auteur qui mécontent du système embarrassé de Ptolémée, regardé alors comme démontré, disoit naturellement que s'il eût été appelé à la création, il auroit proposé une maniere moins confuse & plus commode. Couronné roi, le descendant d'Alphonse avoit besoin d'une armée pour aller prêcher l'Evangile, c'est le plus grand inconvénient que je trouve aux missions d'outremer. Il fit des levées dans le Comtat, en Auvergne, en Italie; mais voici ce qui arriva. Un savant Grec nommé Isaac Tzetzés s'étoit avisé bien des années auparavant, de prouver dans un docte commentaire sur le poete Lycophron, que le séjour

des Bienheureux, les Iles Fortunées des Anciens n'étoient autre chose que les Iles Britanniques. Cette découverte imaginée d'après Plutarque mal-compris, avoit fait une fortune prodigieuse en Angleterre, & personne n'y doutoit d'une vérité dont l'évidence fautoit aux yeux. Les Ambassadeurs anglois près de Clément Six attaquèrent par des mémoires la concession du Saint Pere à la Cerda ; ce qui ajoutoit à leur humeur, le Saint Pere étoit François. On eut beau leur alléguer Ptolémée, les Modernes, les Arabes, les Normands ; rien ne put les détromper. Intimidés surtout des préparatifs que continuoient en Provence & en Aragon, un Espagnol destiné pour l'Afrique, ils finirent par protester ; disparurent sans prendre congé, & vinrent bravement sonner l'alarme dans leur pays qu'ils inviterent à se mettre sur la défensive.

Camden, après avoir rapporté cette anecdote conservée par Robert d'Avesbury, & qu'Heylin n'a pas oubliée dans sa Cosmographie, Camden s'écrie lui-même dans

un transport d'enthousiasme, " En effet
 " quel est l'homme de notre siècle," il
 écrivoit sous Elifabeth, " qui voyant la
 " situation *fortunée* de cette île, quel est
 " celui qui considérant l'heureux assem-
 " blage des circonstances dont elle se
 " trouve accompagnée, ne pensera pas
 " comme ces ambassadeurs? C'est le chef-
 " d'œuvre de la nature formé dans la meil-
 " leure humeur, dans ses momens les plus
 " gais. C'est un petit monde qu'elle vou-
 " lut placer à côté du plus grand pour la
 " récréation du genre humain. C'est le
 " modèle achevé qu'elle eut sous les yeux
 " pour embellir toutes les parties de l'uni-
 " vers."*

La Patrie, disoit Platon, *nom si tendre*
 aux Crétois! ils l'appeloient d'un nom qui
 exprime l'amour d'une mère pour ses en-
 fans. Or l'amour de la patrie corrige tout.
 Montesquieu de qui j'emprunte cette ex-
 clamation, en avoit une! & Camden étoit

* Brit. T. I, p. v.

séduit dans la fienne par cette fraîcheur qui
 donnant à la nature une éternelle jeunesse,
 rend la primevere aussi délicieuse en An-
 gleterre qu'elle pourroit l'être dans les Iles
 Fortunées. Son âme étoit touchée de ces
 aspects tranquilles, de ces sites verdoyans
 dont les transitions insensibles vous ra-
 mènent toujours à la fécondité ornée des
 mains de l'élégance ; où la vue rafraîchie
 s'égare & se repose sans effort, & l'âme
 abandonnée dans une molle & douce lan-
 gueur, sourit tendrement à la mélancolie.
 Ce goût si ancien, cette passion si vive
 pour les perspectives champêtres n'est point
 affoiblie chez les Anglois. Voyez leurs
 jardins dont le Chevalier Chambers a re-
 prouvé vainement la simplicité : lisez leurs
 poètes, leurs romans, leurs voyageurs. La
 vérité c'est que les Anglois si loin de la
 nature à tant d'égards, s'en rapprochent
 peut-être plus qu'aucun peuple dans leurs
 compositions pittoresques de tous les
 genres, dans leurs écrits, & même dans
 leurs principes dont le caractère de liberté
 mâle & fiere, *impatiens fræni*, se trouve si

rarement ailleurs. Enervés, corrompus de jour en jour par cette soif défordonnée des richesses qui n'a d'exemple que dans l'histoire de Jugurtha, l'excès de leur intolérance marchande pouvoit encore les rendre odieux ; mais cet homme qui les appela les Sauvages de l'Europe, croyant leur dire une injure, faisoit sans doute leur plus bel éloge.

Camden, l'ami de notre illustre De Thou, fut un des plus savans & des plus estimés de ces Sauvages. Il ne mettoit pas apparemment au nombre des heureuses circonstances de son Ile Fortunée, les bruyeres dont une si grande partie de l'Angleterre est couverte. Ces terres incultes réunies y occupent, sous le nom de communes, un espace trois fois plus étendu que les landes de Bretagne & de Bordeaux qui déshonorent la France. Elles sont une preuve à tous les yeux que l'agriculture angloise, loin d'avoir fait les progrès qu'on lui attribue, n'est pas même égale à celle de la Flandre d'où elle est venue. Que

penser en effet de l'agriculture d'un pays
 maritime par excellence, qui tributaire des
 Russes leur achete tout le chanvre dont il
 a besoin pour les voiles & les cordages de
 ses navires ? d'un pays qui après avoir
 multiplié d'une manière démesurée le nom-
 bre de ses chevaux, est obligé de les nourrir
 avec de l'avoine étrangère, dont se nourrit
 encore une grande partie de ses habitans
 septentrionaux ? Les enthousiastes ont vu
 ce qui n'étoit point ; d'après eux l'on a
 confondu les effets de quelques raffinemens*
 particuliers avec la culture générale, & des
 résultats très-bornés ont été pris pour une
 pratique universelle. C'est assez la mé-
 thode de nos auteurs parlant sans cesse de
 l'Angleterre ; c'est l'usage aussi de nos jolis
 voyageurs qui dédaignent, méprisent ou
 insultent ce qu'il faudroit honorer, admi-
 rent les choses les plus communes, alors
 même qu'elles sont inférieures à celles de
 leur pays qu'ils n'ont jamais vu, & finissent
 par

* *Bene colere necessarium est, optime damnosum*, dit
 Pline, Lib. XVIII, cap. vi.

par s'extasier sur les sottises. N'allez pas croire cependant que je donne les mains au nouveau projet de vendre les communes, à l'exemple des terres de la couronne, pour avoir de l'argent, à ce projet qui réduit d'un seul coup le reste des pauvres à la mendicité. S'il ne faut dans notre France ni communes, ni terres vagues, elles sont peut-être plus utiles qu'on ne pense en Angleterre ; mais donnez-leur des bornes, & que ces déserts n'engloutissent pas le royaume.

Les terrains arides & caillouteux sont, dites-vous, ceux qui conviennent davantage à vos plantations ; vous aurez toujours à choisir dans ce pays. Ne vous laissez donc point de planter, de défricher. Planter un arbre, disent les Guèbres, est un acte agréable à la Divinité. Cette maxime, qui doit être plus vraie dans la Perse qu'en Angleterre, n'en renferme pas moins un sens profond. Ne fîssiez-vous jamais de vin, n'eussiez-vous d'autre succès que d'augmenter le nombre des fruits, de multiplier ceux de la vigne

en Albion où ils sont si rares, vous aurez toujours rendu service aux hommes. En appropriant des terrains sans valeur à une végétation utile, vous aurez bien mérité de la nation chez laquelle le goût, le sentiment peut-être, & l'habitude vous ont fixé.

Votre projet, qui peut lui devenir avantageux, n'est point bizarre comme celui de cultiver la rhubarbe en Ecosse, ou les amandiers en Irlande; il n'est point absurde comme le projet d'élever des oliviers dans le comté de Southampton, recommandé par Campbell dont l'enthousiasme vaut au moins celui des anciens ambassadeurs près du Saint Siège. Si les oliviers, ajoutoit cet écrivain, ne réussissent pas, vous pouvez toujours planter des hêtres; leurs faines vous donneront également de l'huile. Je vous renvoie à son gros ouvrage sur les Iles Britanniques; il y parle de tout, excepté de ce que l'on veut savoir, de la population de ces îles qu'il ignoroit, & que si peu de gens ont deviné, dans la ville même qui produit elle seule

autant de calculateurs politiques que tout le reste de l'Europe. Au surplus cette étrange manie de cultiver l'impossible paroît avoir des accès périodiques chez tous les peuples. N'ai-je pas vu proposer la même chose dans mon pays, aux portes du village où naquit Ramus ?

Verecundum in patria crassoque sub aëre,

patrie chétive & pauvre que Ramus préféroit à tous les pays. Persécuté* pour

* François Premier, le *Pere des arts & des lettres*, défend très-expressément à Ramus par lettres-patentes du 19 mai 1543, d'user de médifances & d'invectives contre Aristote; condamne, supprime & abolit les livres dudit Ramus. Depuis cette proscription on ne cessa pendant vingt-neuf années de persécuter ce malheureux savant. Il fut enfin assassiné en l'honneur de Dieu & d'Aristote la nuit de la Saint Barthélemi; & afin qu'il ne manquât rien au sacrifice, les Péripatéticiens de l'Université, après avoir jetté son corps par la fenêtre, traînèrent ses entrailles dans la boue, le long de la rue Saint Jacques. Son compatriote Lambin qu'on devoit égorger avec lui, & comme détracteur du Stagyrite, & parce qu'il expliquoit publiquement Lucree, cet autre malheureux savant mourut de

avoir raison, par François Premier & son Parlement fanatiques d'Aristote, voyez comme il la regrette dans cette foible prose bien inférieure à ses vers.

Lieux chéris ! lieux fortunés de mon enfance ! vous êtes donc comme elle disparus pour toujours ? Mes yeux ne revirent jamais sans attendrissement vos haies sauvages qu'ils ne verront plus. Cette

frayeur dans la maison où il s'étoit caché.—Un morceau qui manque à notre littérature, & que je recommande à quelque savant philosophe, c'est l'Histoire d'Aristote. Il fut sans doute un des plus beaux génies qui aient paru dans le monde, mais aussi jamais homme n'a joui d'une réputation ou d'une autorité plus étendue. On le cita long-tems dans les collèges & les synodes mahométans : il le fut ensuite dans nos conciles, & devint l'oracle de nos universités. Toutes les sectes disparurent devant la sienne. Suivant l'expression de Bacon, c'étoit un Sultan qui pour régner en sûreté faisoit étrangler tous ses frères. Cette histoire seroit bien curieuse. Que de choses sur nos connoissances & sur celles de l'Asie ! sur nos savans, nos études, nos mœurs, notre religion même, quoique je ne pense pas avec Fra Paolo que nous aurions moins d'articles de foi, si Aristote avoit moins écrit.

épine penchée sur la sombre cavée, cette épine parfumée séjour de philomele, ils ne la verront plus ! ni le vieux berger qu'elle ombrage, les chiens haletans à ses pieds, & son troupeau qui bêle dans les guérets où le cri des batailles effraya mes peres. La tombe solitaire du guerrier de l'ancien tems, ces ronces où les flocons arrachés aux brebis s'agitent dans l'obscur feuillage, & vos tremblans peupliers au bord de la fontaine ; les ondes qui se jouent sur vos vertes moissons, votre forêt, vos gais cou-driers, mes yeux ne les verront plus ! Humble demeure de l'innocence ! ton souvenir charmera mes peines ; il m'a consolé des envieux & des méchans ; & si mon âme sous la main du tems doit perdre un jour ses ressorts, ils renaîtront pour toi. —

Pardonnez, Ramus m'égare, heureusement c'est dans mon pays. Des virtuoses y proposoient la culture de l'olivier, tandis qu'un homme en place imaginoit de son côté de substituer en Normandie la bierre au cidre, & d'arracher tous les pommiers de cette province nuisibles, disoit-il, aux champs

ensemencés, & dont le rapport est peu certain ; comme si celui du houblon l'étoit davantage. Dieu lui remette ses péchés s'il est encore vivant, qu'il fasse paix à son ame s'il n'est plus. N'imitons jamais Messieurs dans votre ville à Parlement qui juges & parties proscrivirent la bierre afin de débiter leurs vins, & par un arrêt dûment enregistré se déclarerent les tyrans du goût. Si ces gens-là étoient appelés au futur concordat, certes ils donneroient de la tablature à Monsieur Eden. Pour moi dont vous connoissez l'excessive tolérance, plus j'avance dans la vie, plus je sens qu'il faut dire avec Fontenelle, tout le monde a raison, excepté les monopoleurs & ceux qui persécutent : aussi je ne veux rien exclure.

Pour peu que je fusse roi de France, de cette vaste & superbe contrée, de ce pays si fertile & si peuplé que la nature plaça de ses mains bienfaisantes pour être le nœud de l'Europe, & non son dominateur ou son ennemi, comme on le répète dans ces productions journalieres qui

corrompent la plûpart des idées angloises ; je ferois serment de ne manger pain sur nappe que je n'eusse exterminé les douanes de mon empire. J'accueillerois sans distinction toutes les denrées, toutes les productions de tous les peuples. Je dirois aux Anglois, vous méritez sans doute que les vôtres seules soient exclues ; il n'en est aucune dont mes dociles & laborieux sujets aient le moindre besoin, aucune, pas même de votre étain. Et vous, depuis le Plâtre de Montmartre jusqu'aux Meules de la Ferté-sous-Jouare ou de St. Malo pour moudre vos grains ; depuis les Batistes de Picardie jusqu'aux Chiffons, aliment de vos Fabriques de Papier, jusqu'au Papier même, d'Impression pour le service des Arts ; depuis les Chevelures Artificielles jusqu'aux Essences qui les parfument ; depuis les Pruneaux de la Touraine & du Rouergue jusqu'aux Graines de vos Légumes, jusqu'aux Arbres-Fruitiers apportés dans vos jardins ; depuis les Olives d'Aramon jusqu'aux Garbures de Nérac & à ces Pâtés d'Ambrosie que fournit le Périgord ; depuis les Vins les plus doux jusqu'aux Vi-

naigres les plus acides, jusqu'aux Eaux-de-vie les plus brûlantes, vous ne sauriez vous passer des productions d'un pays que vous calomniez sans cesse. Fuyant les brouillards de votre île, vous venez rétablir votre santé dans mes provinces méridionales, & votre bourse dans toutes les parties de mon royaume où mes sujets vous apprennent encore l'économie fille de la tempérance.—Eh bien ! puisque ni la perte de l'Amérique, ni les remontrances de Monsieur Dempster* n'ont pu vous corriger, achevez de vous égarer dans votre labyrinthe de loix prohibitives. Préférant sans cesse vos manufactures à votre intérêt politique, élevez, s'il est possible, de nouvelles barrières entre vous & tous les peuples avec lesquels vous prétendez commercer. Amoncelez vos actes de Parlement pour vous isoler moralement du genre humain, comme si ce n'étoit pas assez que la nature vous en eût séparés. Multipliez
les

* Rappelez-vous les débats sur l'exportation du foin.

les sociétés antigallicanes, & repoussez loin de vous les denrées de mes états. Je reçois toutes les vôtres sans exception, j'admets toutes vos productions sans impôt. Vos agioteurs qui vous gouvernent, vous trompent & vous dévorent, s'applaudiront pendant quelques années de gagner sur le change, mais vous-mêmes revenus bientôt de l'illusion de ces misérables calculs, vous rougirez de vos erreurs autant que de votre haine. Et moi, assurant sans effort le bonheur d'un peuple qui fait jouir sans murmurer, je goûterai l'inexprimable plaisir d'anéantir, autant qu'il est donné aux Rois, toute semence d'animosité ; de m'environner de la paix, de l'abondance, des ris, de la joie, & d'accorder enfin la politique avec l'évangile.—Mais si moins touchés qu'enorgueillis de mon bienfait, vous avez juré de le méconnoître, & que dans les accès splanétiques de votre altière jalousie, rivaux toujours implacables vous préféreriez toujours la guerre, je guerroye.....

F I N.